

**ACTION**  
**119 POÉ**  
**TIQUE**

**NOUVEAUX  
POÈTES  
PORTUGAIS**



*& Démosthène Agrafiotis - Norma Cole  
Jean-Charles Depaule - Michael Gizzi  
Geneviève Huttin*



# action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

*Ce numéro a été réalisé par Rémy Hourcade.*

## A PARAÎTRE

*Carlos Drumond de Andrade - Les Ghazels - La métrique -  
Minnesinger - L'épigramme - La note.*

**REDACTEUR EN CHEF** : Henri Deluy.

**COMITE DE REDACTION** : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Olivier Cadiot, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Emmanuel Hocquard, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

**SECRETARIAT GENERAL** : Jean-Pierre Balpe.

**COUVERTURE** : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

**DIFFUSION** : A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff -  
Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

**ABONNEMENT** : France : 4 numéros : 200 F — Etranger : 300 F  
France : 8 numéros : 340 F — Etranger : 560 F  
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1990

I.S.B.N. : 2-85463-50-2

N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 8, rue de Berne - 30000 Nîmes - Tél. 66.84.10.79

## NOUVEAUX POETES PORTUGAIS

Ouverture : <i>Eduardo Prado Coelho</i> .....	2
La poésie portugaise... : <i>Patrick Quillier</i> .....	3
Nouveaux poètes portugais : <i>Al Berto, Antonio Franco Alexandre, José Agostinho Baptista, Fernando Echevarria, Fernando Guimaraes, Herberto Helder, Joao Miguel Fernandes Jorge, Nuno Judice, Joaquim Manuel Magalhaes, Luísa Neto Jorge, Fiama Hasse Pais Brandao, Helder Moura Pereira, Pedro Tamen</i> .....	6

## POEMES

Lettre... : <i>Jean-Charles Depaule</i> .....	49
La litanie des cafés : <i>Geneviève Huttin</i> .....	52
Deux poèmes : <i>Démosthène Agrafiotis</i> .....	60
Oiseau de paradis : <i>Norma Cole</i> .....	61
Comme je sortais : <i>Michael Gizzi</i> .....	62

## CHRONIQUES, NOTES, INFORMATIONS, EDITIONS, REVUES

La chronique de Claude Adelen : *Guillevic* - Jacques Laurans : *Laurent Cugny, Las Vegas Tango* - Véronique Vassiliou : *Jean-Marie Gleize, « Leman »* -

•

Le journal de Joseph Guglielmi.

•

Revues, Notes, Informations.

•

Le billet d'Emilie Depresles.

•

Numéros disponibles - Des mots à ne pas oublier - Le navet (H.D.)

•

La photo de couverture est une rue de Evora.

De l'œuvre de Pessoa, en expansion, sans limite, plurielle, à la poésie des années 80, le parcours n'est pas simple. Il serait parfaitement faux — ce serait même une mutilation — de penser que toute la lyrique portugaise ne fait que prolonger le texte « pessoen ». Les influences, aussi bien internes qu'étrangères, sont multiples et rendent les choses plus complexes. En vérité, on écrit encore souvent avec Pessoa ou avec Pessoa (ce qui revient au même) et, plus récemment, il existe une volonté très évidente d'oublier Pessoa (non exempte de rechutes et de cicatrices tout à fait visibles). Cela se comprend d'autant mieux que Pessoa (un peu à la manière de Hegel dans le champ philosophique) a trouvé la formule de tous les possibles, prévoyant tout, et même — surtout ? — sa propre négation. Admettons donc que la poésie portugaise de ce siècle est une poésie après Pessoa. Et tout d'abord après un Pessoa qui, fruit de l'effort inlassable des critiques et des chercheurs, ne cesse d'être publié après sa mort.

Mais il y a beaucoup plus. De la mise en scène hystérique d'un José Régio à la consécration nationale de l'image du Poète comme destin fondé sur la malédiction des dieux (c'est le cas chez Miguel Torga), de l'apparition de la question sociale au cours des années 40 (ce que l'on a appelé, par précaution vis-à-vis de la censure, le « néo-réalisme »), à l'influence du surréalisme (qui va de Mario Cesariny ou d'Antonio Maria Lisboa à l'humour nostalgique d'A. O'Neill ou au sarcasme autodestructeur, lucide, de Luiza Neto Jorge), des vagues d'anges rilkéennes qui apportèrent, pendant les années 50, leurs messages de poésie pure aux traces dispersées de lectures d'un Pound ou d'un Eliot : tout cela a contribué, au Portugal, à la formation du tissu de la poésie, ces trente dernières années. Il est également certain que le relâchement de la tension polémique au sein des avant-gardes, l'épuisement des proclamations doctrinaires et le déclin du conflit des générations a favorisé l'émergence d'une convivialité sereine, dédramatisée, où certains affrontements, plus fictifs que réels, ne servent plus qu'à nourrir l'orgueil légitime et l'intransigeance traditionnelle des poètes.

Les années 60 nous ont apporté une conscience rigoureuse des textes, de la densité des mots à laquelle la lecture de certains classiques de la linguistique ne fut pas étrangère. Mais le mouvement qui a pris le nom de Poésie 61 (auquel se trouvèrent mêlés, entre autres, Fiama Hasse Pais Brandão, Gastão Cruz et Luiza Neto Jorge) a surtout été la consécration d'un processus de destruction du sujet ou le discours social des années 40 se laissait subtilement absorber par le « textuel ». On maintenait ainsi une grande part de l'engagement politique que les convulsions de la dictature vieillissante de Salazar justifiaient, mais on ouvrait aussi la porte au triomphe des mécanismes du texte comme espace clos, qui risquaient de conduire à un formalisme aux tonalités baroques. A l'intérieur de ce parcours, on peut relire Vitorino Nemésio ou Carlos Oliveira à travers les modèles « objectivistes » de Ponge ou de João Cabral de Melo Neto, et l'on rencontre en chemin les œuvres d'un Echevarria ou d'un Pedro Tamen. Cependant, Poésie 61, et l'activité critique qui s'est développée autour, firent naître une constellation de figures tutélaires qui, aujourd'hui encore, dominent la poésie portugaise : d'un côté, Eugénio de Andrade et

*Sophia de Mello Breyner (dans la perspective du renouvellement de l'héritage symboliste et romantique où l'on retrouve également Fernando Guimaraes et Al Berto) ; de l'autre, la transformation du legs surréaliste en un discours d'une liberté et d'une énergie éblouissantes — métamorphose continue (comme chez Herberto Helder, et dans une relation plus circospecte et plus calculée vis-à-vis de la tradition, chez Nuno Júdice) ; mais aussi les façons plus classiques de comprendre la modernité d'un David Mourao-Ferreira ou d'un Antonion Osorio, que l'on retrouve aujourd'hui présentes dans l'œuvre de Joao Miguel Fernandes Jorge, d'Antonio Franco Alexandre, d'Helder Moura Pereira, de Joaquim Manuel Magalhaes ou d'un José Agostinho Baptista).*

*Dans l'ensemble les années 80 confirment la tendance d'un propos délibérément modeste (qui utilise certains mécanismes du discours propres à Ruy Belo ou à Ramos Rosa), peu enclin aux grandes envolées métaphoriques, sous-tendu par un jeu lacunaire d'images à l'éclat fugace. D'une certaine façon, retour du réel et privilège de la métonymie — mais l'apparition des objets prise dans un mouvement de pulsations et d'intermittences, renforce le sentiment d'angoisse qui n'est plus celle d'un sujet presque endormi mais bien celle de l'évidence même des choses.*

Patrick QUILLIER

LA POESIE PORTUGAISE D'AUJOURD'HUI,  
ou  
L'ELOGE DU METISSAGE

Il est un méchant mot se voulant méchant, dont j'ai oublié, comme par hasard, l'auteur, et selon lequel tout pays où la poésie est vivace (beaucoup de poètes publiés, et dans des éditions non-confidentielles, une foison de lecteurs : c'est le cas du Portugal) serait le royaume de l'archaïsme dans les esprits et les cœurs — seuls les pays de forte tradition romanesque ayant su accéder, comme de bien entendu, à la « modernité ».

Devant de telles assertions il manque ici la place et la patience pour exposer quelques contretemps bien sentis en bonne et due forme, si tant est qu'il vaille la peine de riposter à ce genre de fadaïses : coquecigrues pour coquecigrues j'aime mieux dire des poètes portugais rassemblés ici deux ou trois choses qui me tiennent à cœur.

Ceux qui voudraient retrouver chez nos hôtes lusitains des préoccupations en tout point identiques à celles de nos poètes français contemporains oublieraient que la poésie est aussi un travail de la langue, et qu'à ce titre, le français et le portugais relevant de natures dissemblables, toutes les questions formelles, pour user d'une terminologie commode malgré son flou, se posent en des termes nécessairement différents chez nous et chez eux.

Notre langue est marquée selon les linguistes par la recherche constante de la « continuité syllabique », c'est-à-dire d'un flux souple de voyelles où les consonnes se fondent ou se patinent, transitions plus que phonèmes à part entière. Cela explique des outils poétiques comme l'alexandrin, si

souvent naïvement ronronnant, et figurant pour cette raison au nombre des habitudes pernicieuses de la langue rejetées par nos modernes, dont on comprend que certaines tentatives soient dirigées contre toutes les formes de cette continuité autoritaire et fallacieuse, qu'ils veulent briser par tous les moyens.

En revanche, plus riche en phonèmes (avec ses voyelles distribuées en séries rapprochées, ses diphtongues véritables et ses consonnes brutes et nombreuses), la langue portugaise incite plutôt les poètes de notre temps à la faire travailler dans des voies souvent opposées à celles qui nous ont en France paru nécessaires. Certes les failles, les ruptures, les ellipses, les tremblements ne manquent pas, on s'en rendra compte, dans le langage poétique portugais d'aujourd'hui : on n'y ignore en rien aucune des ressources de la discontinuité, et ce d'autant moins que la langue elle-même les pratique naturellement. Seulement voilà, pour aussi fragmentée, disséminée, éffritée que soit la langue du poème, elle est presque toujours animée d'un flux de recomposition, un peu comme si les distorsions qui la travaillent avaient pour finalité de chercher plus ou moins violemment, plus ou moins lentement, à nouer une certaine mélodie.

Pour avoir trop longtemps chanté les mérites de la fusion — fusion des sons, des sensibilités, des perceptions, des idées, etc... — la poésie française s'est écartelée avec l'énergie du désespoir dans les délices de la fission — du langage, du sujet, des émotions, etc. Seulement elle l'a presque toujours fait sous les espèces du soupçon à l'égard des mots, à l'égard de cette langue qu'elle s'est mise à trop haïr pour en avoir trop aimé les facilités.

Rien de tel au Portugal. Les poèmes ici présentés le montrent, je l'espère, malgré les inévitables trahisons des traductions : dans l'âpreté comme chez Luiza Neto Jorge, l'abstraction (Pedro Tamen), la frénésie amère (Al Berto), le désir à fleur de peau (Joaquim Manuel Magalhães, João Miguel Fernandes Jorge) — pour ne citer que quelques-uns — ces textes présentent tous les signes d'une passion intacte, et entière pour le langage. Cela n'est pourtant en rien ce qu'on pourrait appeler un retour en force du fusionnel dans le champ d'un lyrisme suranné ou proche de ce que d'aucuns nomment le post-modernisme : c'est plutôt l'instauration dans un univers langagier en expansion (et certainement pas en régression) d'une espèce de mouvement brownien généralisé rendant plus complexe la manipulation poétique, et celles de l'assemblage. Qu'on songe ici au sonnet — la poésie portugaise contemporaine regorge de sonnets chargés paradoxalement d'une déflagrante « modernité » — que Tamen dédie à la figure tutélaire du grand Camoëns ou à celui que Joaquim Manuel Magalhães consacre à une scène d'amour à trois : exercices de style, certes (et ce n'est en rien péjoratif), mais, surtout, poèmes à leur manière *pulvérisés* par l'obsession du fragment. Qu'on songe aussi à ce poème à la fois acide et plein de souffre qu'est *Salsugem* où fissures et finitions sont si opérationnelles. Ou encore à ce « solve et coagula » du plus alchimique des poètes portugais d'aujourd'hui, Herberto Helder : « Une phrase, une blessure, une vie scellée ». Comment dire en effet de manière plus dense à la fois l'éclatement et la gravitation des émotions, les fractures et les attelles de la langue — bref les nœuds gordiens du poème ?

Ce qui a été dit des formes peut être bien entendu généralisé. Beaux objets sonores tout en syncopes et en coups de boutoir sous une rhétorique qui peut paraître étrange à nos oreilles exercées aux subtilités des « poésies blanches », « objectivismes » et autres... voici en effet des textes qui combinent selon diverses modalités des thèmes variés et convoquent

de la manière la plus hétéroclite instants de vie, pensées, choses, émois — sans que la moindre unité précipitée vienne trahir la baroque dispersion d'une perception exercée à tout. Il n'est pas jusqu'aux souples métaphores filées d'un Fernando Guimarães — qui, pour le coup, s'exposent à être considérées comme de naïves survivances d'un ordre poétique révolu — qui ne soient en fait travaillées par d'infimes glissements de sens déplaçant non sans finesse les enjeux et les configurations de ses poèmes.

La grande leçon que nous pourrions recevoir de ces poètes soi-disant « archaïques » serait donc celle d'un « gay savoir » on ne peut plus actuel et exigeant. Ce qu'ils me semblent en effet opérer tous, chacun à sa manière, c'est un superbe métissage tous azimuts : métissage de sons, d'images, de phantasmes, de perceptions petites et grandes, etc. Débarassée de la détestable dialectique qui la voulait en France tantôt hantée par l'absolu pour mieux se renier par la suite en s'adonnant à la constitution de soporifiques catalogues inventoriant le réel-d'après-leurs-auteurs, la poésie selon nos portugais reçoit pour mission une tâche à la fois plus humble et plus exaltante : métriser, dans le kaléidoscope d'une combinatoire étendue, tous les ingrédients du poème. Je sais bien que les plus fins pourront déceler ici ou là, par exemple dans les textes d'un Nuno Judice, d'un Helder Moura Pereira, d'un Antonio Franco Alexandre ou d'une Fiama Hasse Pais Brandao, les traces plus ou moins vivaces de la « vulgate » heideggerisante qui a causé tant de ravages chez nous. Mais je crois que chez eux de tels éléments empruntés ne constituent pas un dogme loin duquel la poésie serait inconcevable et vouable aux gémonies. Ils sont tout au contraire une matière opératoire de plus dans le jeu poétique : non plus pensée ou doctrine, mais corps que le poème métrise d'autres corps.

Enfin, que l'amour de leur langue fasse produire à ces poètes des textes souvent difficiles mais toujours proches, voilà qui est sans doute à relever.

*N.B. : quatre anthologies (Fernando Echevarria, Fernando Guimarães, Nuno Judice et Pedro Tamen) paraissent cette année aux Editions Royaumont, ce qui explique qu'ils qu'ils soient ici en général moins bien servis que leurs collègues.*

SALSUGEM (1982)

1.

Ici je ne te fais que les simples relations  
de ces navires perdus dans l'écho du temps  
dont les noms les marchandises et le lucre  
transitent encore aujourd'hui de solitude en solitude

2.

Je voulais être marin courir le monde  
les mains ouvertes en suivant la route des oiseaux côtiers,  
les lèvres blessées par la vision des voyages  
... j'aurais emporté dans mes bagages la chanson somnolente des vents  
et l'attente sans fin du pays surpris par les eaux

il s'est pensé de l'autre côté du miroir  
où le corps devient aérien même les os  
... la nuit lui a rendu un autre corps qui navigue  
dans l'abandon d'un secret retour... ensuite  
il a conservé la passion des jours lointains de toile écrie  
... et du fond nostalgique du miroir  
soudain ont surgi les yeux de la mer

des bulots ont grandi sur ses paupières des algues fines  
des méduses lumineuses à portée de parole  
et la poitrine était l'immense plage  
où les légendes et les chroniques ont oublié  
squelettes énigmatiques insectes et métaux précieux



un filet de semence nouait le coeur découvert sous les varechs  
le corps se séparait de l'ombre millénaire

s'immobilisait dans le sommeil antique de la terre  
descendait jusqu'à l'oubli de tout... naviguait  
dans la rumeur des eaux oxydées s'accrochait à la racine des épées  
... allait de mât en mât scrutait l'insomnie  
ouvrait d'acides lumières sur le visage incertain d'une mer...

3.

c'était un bateau  
sur lequel les hommes revenaient comme un sanglot  
avec des nostalgies d'îles... ils s'enivraient  
dans la crainte de ne jamais arriver...  
... couchés sur les planches crasseuses de la cale  
avec le rut de la nuit collé aux membres humides  
ils espéraient qu'une terre serait aperçue  
où ils pourraient enfin se ravitailler en vivres  
et en eau fraîche... et qui sait si une lettre n'aurait pas suffi alors  
pour étancher les soifs et les faims du coeur intranquille

c'est ainsi qu'ils restaient paralysés  
leurs ventres se frottaient aux cordages... les vagues contre la coque...  
ils regardaient ensuite avec un soupir docile  
la bave satinée des poissons-volants

c'était un bateau  
une ombre de la mer au soleil tatoué sur la proue... il avançait  
comme avançaient au plus profond des songes les voix aquatiques  
qui perturbaient la navigation de la mémoire  
... c'était un bateau  
à la voilure fatiguée aux mains calleuses  
des tempêtes des sept parties du monde

... il arrivait au port  
et déchargeait des mots des dialectes des fragments de coquillages  
des arêtes des bouts de cordes qu'il alignait dans l'incertitude  
des jours le long du quai entraperçu d'un autre corps

... et il repartait  
évitant le silencieux plancton des miroirs  
accostant seulement à la mémoire de lieux lointains  
où l'amour laissait sur le corps-amant  
un sillage de marchandises connues et sanglantes...

4.

parfois... je ne m'éveillais  
que lorsque nous étions arrivés

... je restais à bord adossé au bastingage  
des heures sans fin  
je guettais la ville les collines inclinées  
vers la nuit boueuse du fleuve  
et le balancement de la barque me remplissait de mélancolie

les brises de la nuit m'apportaient l'odeur des corps en sueur  
des chants et des danses autour de flambées là-bas que j'ignorais  
la rumeur des ruelles la blafarde lumière d'un bar  
... si j'étais descendu, j'aurais eu la certitude de te rencontrer  
pour le vol frénétique du sexe  
et peut-être dans un soupir aurions-nous submergé le seuil de la nuit  
... mais je restais prisonnier du navire... hypnotisé  
et le coeur en désordre  
les doigts fouillant nerveusement les interstices du bois  
les clous rouillés les cordages

... les lumières du quai me révélaient des corps fugitifs  
des pénombres où s'échappaient d'obscènes paroles  
des gémissements aigus des rires sybillins qui éveillaient en moi  
la volonté toujours urgente de partir...



5.

La mer emporte  
puis rejette le corps loin du songe qu'il m'a dérobé  
... et la nuit  
la violente nuit des marées lance contre le lit  
de vieux bois des lambeaux de vêtement des morceaux de corps  
roulés dans du corail... des visages  
des organes corrodés par la férocité des poissons  
  
... n'importe quel port était bon pour embarquer  
fuir les tribus et le soleil inclément  
... partir en quête de tranquillité dans d'autres îles nocturnes  
d'autres déserts où l'amour se révèle et où les yeux restent attentifs  
au mouvement lumineux des corps qui traversent  
les jours lents sans retour

je brûlais les heures de voyage à ruminer ma salive  
j'apprenais la parole somnambule des dauphins  
... les doigts affolés par les amarres  
je criais... « O feu de saint-elme ! Aidez-moi ! Aidez-moi !... »

et de l'insensible traversée vers le sud  
venait la poussière de la nuit avec le parfum entêtant des orchidées  
et l'illusion des Indes suaves que je ne connais pas...

6.

de longs serpents d'eau verte mouraient à tribord des lèvres  
et le nacre des dents fendait le givre  
... nous passions nos jours en pressant des fruits pulpeux  
des baisers sur les tatouages des muscles : pin-ups douloureuses vierges  
aras panthères blanches cartes géométries mystérieuses  
... ils entaillaient leurs poings d'inexplicables silences  
je ne me rappelle pas si quelqu'un a crié avant de mourir  
... nous parcourions la plage

où nous oublions les désirs rejetés sur la côte...

peu à peu je me suis habitué à la solitude de ces cadrans  
sans destination

et le feu a dévoré les espoirs d'un possible bonheur  
... j'attends avec les oiseaux une brusque saute du temps  
ou le retour aux simples prophéties...

mais je suis encore vivant... en éveil  
pour déchirer la vibrante chaleur des cendres  
... je laisse le peu de vie qu'il me reste  
se mêler aux chaudes larmes des îles...

7.

Toute son émotion se tournait vers la mer  
quand la peur des promontoires mythiques  
faisait se déchirer la vision océanique... en proie au désir de partir...

les constellations qu'il avait consultées étaient inaccessibles  
les visages portaient la blancheur hâlée des voiles  
c'étaient des mots chuchotés des légendes d'animaux féroces  
que les doigts et la mathématique avaient déjà signalés sur les cartes  
la vie de la jungle la flore molle des marais  
les coutumes tribales des archipels  
l'argent des plaintes le mystère de fleuves puissants ;

... la tempête secouait le granit  
de son immobilité surgissaient ces signaux transparents  
ces animaux dont la nuit déchiquetait le pelage mordoré  
et les pas hallucinés sur les dalles du port  
résonnaient dans la peur... la peur que la mer le réveille  
et qu'il découvre alors qu'il n'existe aucune mer...

enfin les fièvres l'attaquèrent  
les fièvres de l'aube au parfum de violettes



les fièvres qui illuminent les sens  
et alimentent le chant sourd des fous et des buccins...

8.

on m'a raconté que c'étaient de lourds navires  
ils avaient cinglé des mers tempétueuses contourné des archipels  
traversé des hivers et des tropiques qui ne sont pas encore sur les cartes  
et ils touchaient maintenant le rêve  
chargés des bois précieux musc poivre peaux  
et des fruits dont les noms sont difficiles à prononcer  
et laissent des saveurs prolongées sur la pulpe des doigts

... les équipages arrivaient épuisés  
par les vents rigoureux et les eaux déchainées loin du foyer  
où le feu rête allumé de repas en repas  
illuminant la nuit et le coeur des femmes éveillées  
qui murmurent des noms de port ou de longues litanies pour calmer la  
douleur

soignent les enfants et les gerçures de leurs rassurantes mains  
noircies d'huile d'olive... brodent d'interminables cantilènes  
courbées sur la nappe tachée de vin et de mauvaise graisse...

... lorsqu'elles recevaient des nouvelles de quelque naufrage  
le temps se mettait à passer sur elles  
le deuil les faisait soupirer devant les marmites bouillantes  
... le sel délavait la couleur encore jeune de leur regard  
fripait leurs bouches et leurs seins... elles se perdaient en pensées  
après avoir rangé dans le tiroir le portrait de leurs hommes...  
elles se souvenaient peu...  
elles allaient en bandes jusqu'au port  
s'asseyaient recroquevillées dans l'épaisseur de leurs châles  
somniaient en attendant les prochains navires qui accostaient  
pour décharger étoffes jade tabac ivoire et céréales  
... et l'amour incertain d'un homme tout juste arrivé  
de la partie encore obscure du monde

9.

il doit flotter comme une ville dans le crépuscule de la vie  
pensais-je... où les femmes seraient heureuses  
penchées près du rivage sur la lumière blanchie à la chaux  
rapiécant la toile des voiles guettant la mer  
et la longitude de l'amour en voyage

... quelquefois  
une mouette se posait sur les flots  
d'autres c'était le soleil qui aveuglait  
et une traînée de sang se répandait dans le lin de la nuit  
... les jours très lents... sans personne

on ne m'a jamais dit le nom de cet océan  
et j'ai attendu assise à ma porte... bien avant j'écrivais des lettres  
je me mettais à regarder la ligne bleue au fond de la rue  
mais j'ai vieilli ainsi... croyant qu'un homme de passage  
s'étonnerait de ma solitude...

(des années plus tard, je me souviens maintenant, une perle avait  
grossi dans mon coeur. mais je suis seule, très seule, je n'ai personne à  
qui la laisser.)

... un jour est venu  
où je n'ai jamais plus aperçu de villes crépusculaires  
et les bateaux ont cessé de faire escale à ma porte  
... je m'incline à nouveau sur la trame de ce siècle  
je recommence à broder ou à dormir  
peu m'importe  
j'ai toujours douté que le bonheur vienne une fois me visiter

1982

(Traduction Michel Chandeligne)

Né en 1948, Al Berto vit aujourd'hui à Lisbonne. Un recueil de son oeuvre quasi complète  
est intitulé emblématiquement « La peur » (1987).



1

je ne vais pas bien. une régression,  
une manière de vaincre, d'avoir des mains indolores,  
sans image singulière, seul le battement  
des paupières, qui collent  
poisseuses à la perception,  
et nul air ne bouge. parfois

c'est le silence des rues, l'eau  
sur les cailloux, liquide,  
le silence entre les bouches  
et les murs rudes ; la peur,  
sans effroi, la simple  
souffrance.

je faisais mal ce que je faisais, un gribouillis, des pas ;  
mon souvenir de certaines heures, d'ici  
et là,  
le souffle de certaines maisons, mais aussi  
les puits de lèpre,  
les routes coupées, les vaisseaux  
inexistants

2

la campagne bleue est près de la maison,  
le nuage passager, les trains flexibles  
sifflent vers une destination suburbaine. nouvelle  
naît l'ambition futile de connaître les corps,  
le flanc semblable à de l'eau, quand  
des bateaux passent sur les cauchemars. mais  
seule persiste la terre, la pierre sèche, l'ordure,  
rues égales à des rues différentes,

et dans l'inévitable miroir convexe  
une autre facette regardant  
l'image qui demeure aux fenêtres ;  
je me trompe sur le chiffre du paysage, il n'est  
même pas sûr que je respire. les évidences tuent,  
elles sont mouvement inachevé de mains tordues  
empaquetant des chemises dernières,  
l'inévitable doublure des sens. toutefois  
elles n'en finiront jamais avec les conjonctions, la route  
malheureuse des astres parasites.

3

rire ne calme pas. la terre  
seule peu à peu résiste. rien n'existe  
qui ne se puisse visiter ;  
la pastille de l'air nous donne le cri  
assuré du son, du goût, du bruit ;  
déjà les choses visibles ennuiet.

hiver je vais vivre plus ou moins  
un art plein de raisons  
dans une maison de glus permanentes. aujourd'hui  
c'est tôt le matin dans le célèbre paquet  
défait à moitié sur le quai  
parmi les douces serpentines. on a envie  
de se masquer grandeur nature.  
peau contre peau, quelle surprise  
de sentir la fine, la fraîche porcelaine !  
si peu de grâce nous trouvons  
dans les mots, la vide  
conversation des gulchets.

*(Traduction Jacinto Lageira / Henri Deluy)*

.....  
Tes ongles déjà parcouraient les miroirs de l'air,  
déjà tu pleurais près du seuil.  
Enumère les tables où s'inscrit le destin, éclaircis  
les racines de la pierre, secrètement.

Il n'y a pas de candélabres pour les pleurs dans  
les coins des chapelles.  
Tu illumines les vitraux du fond comme sur  
une toile au soleil excessif,  
et ensuite les nefes.

Serait-ce la mer ?  
Avoue qu'une telle baie fait mal. Là-bas,  
désertée par les mats.

Tu es un poisson, scintillant et aveugle.  
Bleu parce que c'est la couleur de tes pinceaux.  
Rapide comme vont sur la haute lune vers la tempête  
les nuages.  
que cherches-tu, là, quelle ébauche d'une  
vie que l'aquarelle  
ne redime pas ?

Une fleur d'eau se dresse autour de toi, elle t'aime  
si fiévreusement.  
Quelque part le désert se dénoue en oasis qui  
rendent fou ton front nomade.

Quand tu ouvres les écluses le coeur crie.  
Se referment les portes,  
il y a une campanule de coroles liquides, chaudes,  
un voile qui serre.

Renverse-toi, pars.  
Avant que la gorge ne menace le silence, avant  
que le silence n'écrase les cordes  
pour que tu ne chantes pas.

Non,  
Tu ne recommenceras pas à chanter à l'âge  
des lys

Tu partais lyrique  
et les pétales brûlaient sataniquement, le  
glaïeul brûlait,  
la rose brûlait,  
les plantes paresseuses de l'exil.

Pense à cette fulgurante désolation qui dérive de  
mois en mois,  
par les terres qui dévastaient une tête détournée.

Tu niais la lumière et l'amour.  
Tu édifiais un lieu de lances, de mansardes  
qui donnent, sur les arrières de tout.  
Des jardins autrefois beaux tu ne diras rien,  
de ce que tu abandonnas, ô rêveur.



Dérouté,  
à tes pieds gît un peuple.  
Serait-ce le malheur, le mauvais sort ?  
Dieu lève à peine son fouet de feu et le  
peuple à la vue des villes tombe,  
rapide en fin d'après-midi.

*(Traduction Jacinto Lageira / Henri Deluy)*

José Agostinho Baptista est né en 1948. Il a publié plusieurs recueils.

FIGURES

6.

Parfois s'ouvre un bleu immense  
à l'intérieur de notre regard.  
C'est le grand vide intérieur qui tend  
des voûtes de paix dominicale  
dans le paysage. Le vent  
est la seule frontière entre qui voit et ce qui est.  
Ou, plus que cela, l'intérieur  
devient une vérité extérieure avec une telle  
minutie de lumière, que c'est dans le silence  
que s'arrête la corpulence des animaux,  
étonnés d'eux-mêmes. Et de les voir  
dans l'assiduité de la verdure matinale,  
nourrissant l'éclat qui les distingue au centre  
du bleu immense qui continue de les regarder.

*(Traduction collective, Royaumont)*

29.

Le soleil, les années, l'indifférence au vent  
ont taillé dans le regard cette acuité pacifique  
qui fait monter le silence  
vers l'instant où il voit l'agriculture, les boeufs  
qui s'en vont là où le temps  
allonge les champs, laboure la nostalgie.  
Ainsi, il en est venu à vieillir.

Et pendant que le voir vieillissait lui aussi,  
la paix dispersait à l'intérieur des champs  
la mémoire d'enfants pensifs  
qui menaient les boeufs. Et, près du ruisseau,  
ils lavaient la tristesse tremblante des chemises.  
Aujourd'hui, il est là. Il voit.  
Et tout ce qu'il voit s'élève  
avec des enfants qui courent dans le silence  
d'une étendue d'intelligence vive.

*(Traduction collective, Royaumont)*

*Fernando Echevarria est né en 1929. Il vit à Paris. Il a publié plusieurs recueils.*

CANCER

Une fleur dévore une autre fleur et sa symétrie en reste plus simple. Nous attendons peut-être la vérité et, sur les larmes, nous abandonnons le contour où les bras soutiennent l'espérance, la forme circulaire de chaque nuit.

Une voix nous dit : « Dans le coeur de l'homme... », quand les arbres parcourent l'espace immobile des branches ; les fruits ouvrent lentement leurs écorces et livrent une même saveur, une secrète agonie qui germe.

Pourquoi cette main et les paroles (où les vers étaient plus vastes que les vagues sur la plage), si renaît encore le sang de la fleur

détruite ? Près des bois submergés, avançons à travers les cellules mortes et que vienne la lumière quand une pierre, soudain, se remet à respirer.

*(Traduction collective, Royaumont)*

LA POESIE OU LA CIRCONSTANCE

Nous avons construit avec parcimonie la ville de demain : peu de ciment, quelques pierres, et la maigre sueur des mains... Sur la table inclinée, ton compas et ta règle — ingénieur ! — sont des bateaux presque immobiles.



Où se situeront le marché, l'agora, les fontaines  
ou le rempart ? Tout autour nous regardons le sable,  
les dunes rondes et stériles, ces semences de quartz,  
inhabitables — pauvre fourmillière humaine !

Les ouvriers pensent au pont à construire :  
ses fondations, la fraîcheur de l'eau reflétée,  
les bateaux qui la traversent comme des branches d'arbre,  
la symétrie rigoureuse des arches... Mais le construiront-ils ?

Nous sommes seuls, le sommeil tombe sur nos paupières  
et nous caressons les cicatrices inutiles de nos bras.  
(L'essaim poursuivi soudain par le vent,  
plonge sous terre pour chercher des fleurs creuses.)

*(Traduction Rémy Hourcade)*

*Fernando Guimaraes est né en 1928. Il a publié plusieurs recueils. Ces deux poèmes sont extraits de « Comment labourer la terre ».*

## Herberto HELDER

Une rose au fond du crâne, quelle obscure manière  
de mort. Le parfum du sang autour de la chemise  
froide, la bouche pleine d'air, la mémoire  
en écho dans les voix  
d'aujourd'hui. Assise là elle y brille de tant  
de molécules  
vives, tant d'hydrogène, tant de soie glissante, des épaules  
tombée. Touche au  
lieu d'où perce la rose. Une enfant  
luciférienne. Sa mère fermait,  
ouvrait en geysers le torrent des atomes  
sur la face. Ce qui l'étrangle des poumons  
à la gorge  
c'est la rose inaltérée. Porte un bras dans le dos,  
suant, rayonnant  
à travers le sommeil. Brûlée là-même où on la touche. Parlerait fort  
si le poids l'ensevelissait à hauteur des voix.  
Verrait la matière radieuse dont est fait le monde.  
La langue adoucie de lait,  
la main droite dans la pâte aigre, le sexe immergé  
dans l'interminable secret.  
Le don qui transforme l'enfant ardente est léger comme  
la respiration, léger comme  
l'agonie.  
Une rose au fond du crâne.

Personne ne s'approche de personne sinon dans un murmure,  
parmi de hautes fleurs : camélias dans l'air  
roué de coups, les flammes des aloès érigées  
sur une difficile chair.

La beauté qui dévore la vue se nourrit du désordre.  
L'espace en resplendit, susurre quand il frôle une image

si légère qu'elle ne supporte pas le poids  
brusque  
du sang — toutes les veines de la gorge serrées contre la bouche.

\*

Ne touche pas les objets immédiats.  
L'harmonie brûle.  
Une théière, une tasse ont beau être légères,  
tous les objets sont fous.  
Une jarre avec un chrysanthème transparent  
recèle un tremblement caché.  
C'est terrible dans le noir.  
Même son nom, tu ne peux le dire qu'à voix basse.  
La bouche en est chargée de plaies.

\*

Eaux spasmodiques, lunes répétées dans les eaux.  
Nul ne sait si les lunes entrevues s'expulsent de la pulsation  
des eaux, ou si les eaux s'expulsent  
par la force des lunes  
exaltées. Et le monde, le miroir que les lunes réveillent et d'où  
les eaux débordent, est-ce moi qui le contemple,  
est-ce lui qui me contemple,  
ou bien nous échangeons-nous ? Nous vivons par le pouvoir  
des images. Par le sang, l'innocence,  
l'austère splendeur, la crispation dissoute, la matière  
cardiaque et commune.  
— De nom en nom passent sur moi les souffles.

\*

L'espace du léopard, remplis-le avec la magnificence.  
Avec l'insomnie lumineuse remplis  
l'espace de la perle. Et voici l'espace de la bouche à remplir

avec la diastole salée  
de la vague. Ton office féroce de paupières battues,  
l'art  
plénilunaire des mots que le pneuma  
recourbe à grande force. Voici des espaces d'animaux  
psychiques, de pierreries que la lumière  
rend exemplaires.  
Lorsque les doigts bougent sur les pages,  
lorsque la face avance en respirant : le mot  
plein  
de son espace au-vent.

\*

Je lève les mains, le vent se lève en elles.  
Roses qui montent du coeur tressé  
du moindre bois.  
Les queues des paons comme une oeuvre d'astronomie.  
Et la chambre noyée dans les miroirs  
profonds. Ou bien un espace céréale qui s'exalte.  
Je me cache le visage. La voix s'emplit d'artères.  
Et je lève les mains pour défendre la légèreté du talent  
contre la terreur qui l'emporte. Les yeux contre  
les arts du feu.  
Pour défendre ma propre mort contre l'extase des images.

\*

Si tu regardes le serpent dans les yeux, tu sens à quel point l'innocence  
est insondable et la ferveur un frisson  
lyrique. Tu sais tout.  
La constellation de corolles a mûri contre le haut granit  
des gouffres. A la manière des roses.  
Ta vie rentre en elle-même jusqu'au centre.  
Tu peux fermer les yeux, tu peux entendre ce que tu as dit  
derrière les voix  
du poème.

•



Nul n'a plus de poids que son chant.  
La lumière s'en saisit à la racine,  
l'arrache.  
Elle laisse un cri qui enivre,  
elle laisse du sang dans la bouche.  
Ainsi soit la *démonie* : — l'art le plus puissant de mourir  
de musique, de  
mémoire.

•

J'ai exercé mon art de roseraie : la froide  
inclinaison des roses sur les doigts  
illuminait en bas  
les mots.  
Je les ai ouverts, jusqu'au coeur qui était noir  
dans les capsules. De ces roses profondes, du tréfonds des mots.  
Je les ai transfigurés.  
Dans l'officine fermée j'ai découpé la plaie méridienne  
de tout ce qui est demeuré ouvert.  
J'ai écrit l'image qui était la cicatrice d'une autre image.  
La main expérimentale s'épandait au service  
écrit  
des voix. Le sang tournait sur le secret. Alors dans la séance des roses  
doigt après doigt, ceci : la balafre de la chair,  
la mort par la bouche.  
— Une phrase, une blessure, une vie scellée.

(Traduction Patrick Quillier)

• Extraits de « Science Ultime », 1988. Herberto Helder est né en 1930. Il a publié une quinzaine de recueils, depuis 1958.

DANS LA VILLE DE TOMAR (1)

Souvenir : deux chèvres qui passent et la tempête.

La voiture ne marchait pas et l'eau était de tous côtés, on le savait. Le fleuve la terre le ciel ne sont pas des sujets ni une liste de privilèges.

Le fleuve, celui-là oui, entre Sellium et Nabância.

Les maures offensés par la beauté. Puis la Sinagogue, comme l'univers est grand !

Ce cloître de cimetière, tour flamboyante et plan circulaire.

Contre la magie d'une situation, la carte du ciel la tempête orphique la fuite du temple.

Par malheur, sous une forme d'esprit, cela ne représente plus rien et je dis, comme le voyageur, « à dieu ne plaise toute cette histoire, ces mines d'or et de tripoli,

ces pressoirs à huile ces grands magasins sous la base fertile d'une colline ».

Tout se perd. L'indignation des dieux. Philippe l'acclamé. Et la nef magnifique entre la foi obscure et l'invention.

CE QUI ARRIVE

La pluie ne s'arrête pas. Depuis un mois le marché ouvre ses portes sur la noirceur des maisons. Je peux y retourner tant que je veux et voir sans aucune joie la chute imperceptible autour de nous.

L'ombre entre les jardins. Cette profusion de jardins, murs de terre.

Si la lumière venait elle donnerait une seconde ville et une forme de vie. Des marins qui ne savent pas un mot de portugais ou d'arabe c'est vers le port c'est vers les bateaux qu'ils veulent aller.

(1) *Petite ville entre Lisbonne et Coimbra, célèbre pour le style manuelin de ses monuments.*

Ce refuge entre glorieusement dans la pluie.  
La ville ne possède aucun phare donc les navires  
arrivent jusqu'à la dernière vague.

De l'autre côté de la place se trouve le café.  
Un refuge pour nègres. Les cris du port  
parviennent jusqu'au garçon qui m'a amené.  
Il me tend une cigarette, il me parle des publicités  
sur la longueur du mur, de ses amours.

Sans fin. Sans but. J'aime la paresse  
de cette place. Sous ce ciel, sous cette pluie  
je me souviens beaucoup plus de ce que je n'ai pas été.

## UN QUARTIER D'ESTREMOZ

Petite figurine peinte en rouge  
en bleu et en orange.  
Elle nous vient des tropiques américains.  
Esclave noir pour uniforme brillant  
qui ne sait pas bien si sa monture  
est un cheval ou un âne.  
Il est venu du XVIII<sup>e</sup> siècle et du Brésil  
vers Estremoz  
sinon lui, son image.

Le chemin qu'il nous montre est  
une petite harmonie de jugements  
qui provient du cavalier apparent et de la tête  
inclinée,  
parce qu'un jour, sûrement,  
un enfant n'en pouvant plus  
l'a cassée.

*(Traduction Jacinto Lageira / Henri Deluy)*

*Né en 1943. A publié plusieurs livres.*

PASTORALE

J'écris sur la ligne interminable de l'horizon,  
recherchant la mesure que le temps me suggère  
éternelle ; la sybille a posé ses doigts tachés  
d'encre sur la table noircie du couchant ;  
un murmure d'eau parcourt le vers,  
invoque les minutes anciennes de la clepsydre.

Quel berger, là-bas, descendu amer de la colline  
a dérobé les mots à un dieu soudain muet ?  
Les oiseaux assoiffés de hasard le poursuivent,  
entrouvrant les stériles entrailles de la nuit  
de leur vol augural qu'ignore le destin ;

Mais ils ne le trouvent pas, ces oiseaux aveugles,  
qui cherchent dans l'aride vallée le troupeau  
sans guide. Il dit : « Je vous ai fait don d'une route  
lumineuse et vague ; je reçois en échange les pas  
incertains dans la dispersion de l'aube,

et l'écho rauque de la mémoire chavirée  
qui se reflète sur la flaque en ternes éclats ;  
donnez-moi, de nouveau, l'image sereine de la fumée  
traçant dans un ciel blanc le fil étrange  
qui unit deux mondes dans un lin sans plis. »

Ils s'attardent encore, les derniers nuages de l'automne ;  
les strophes entraînent un sommeil stérile  
que le rythme annonce, sourd et répété,  
en trahissant une fatigue du sens.  
En ce chant luit ce qui a pu être dit  
dans l'hésitation d'être qui leurre l'esprit.

## ENUMERATION D'OMBRES

Celui-ci m'attend, au fond des puits :  
celui-là ne sait pas qu'il est tôt pour la fin du monde  
mais tard pour quitter la terre ;

et celui-là entend le vent à travers les ramures du soir  
murmurer lentement dans un langage meurtri,  
une plainte résolue et précise : « Souffrez les dernières paroles  
des condamnés criés dans l'écho sans futur ; et  
ôtez les habits de votre compassion pour moi, quand je mourrai  
au fond d'une maison ruinée par l'abandon. Puis,  
sans autre geste, préparez-vous au silence que revêt  
la première lumière de l'aurore » ;

celui-là oublie les messages froids d'une servante que la nuit  
a rendu folle — il entre, sans frapper, dans la chambre que la mémoire  
obscurcit ;

ou encore cet autre se regarde dans un miroir pour se confondre  
avec moi, qui ne le reconnais pas :  
qui êtes-vous, ombres d'une lente insomnie,  
corruption du poème ? Je m'assieds auprès de vous, me repose du voyage.  
Vous causez, je ne vous entends pas, dans l'ombre équivoque  
de la mort. Ou bien est-ce vous, tourmentés, que j'oublie  
et traîne avec moi ? Vous, qui me suppliez en vain de vous congédier  
d'une vie  
que contamine le rêve.

Ne craignez rien. Quelqu'un m'a dit  
qui vous étiez, quelle était votre éphémère volonté. Un souffle  
d'oubli agite les cyprès. Ce soir  
aucun oiseau ne chante.

*(Traduction Michel Chandeigne)*

*Nuno Judice est né en 1949. Il a publié plusieurs recueils.*

## Joaquim Manuel MAGALHAES

Autour du garçon qui dort  
surgit le corps de l'amour.  
Celui qui détruit.  
Pierres sans adieu.

Sur le jour de son coeur  
tombe la tribu du soir.  
Plus grands les braseros,  
les saccages, le ressac des lies.

Tu voudrais qu'il vive en évitant la vie ?  
Qu'il aime en évitant de t'aimer ?

Les yeux lui disent que non.  
L'alerte harassée du corps  
se dresse sur une autre flamme.

Le monde va mourir dans ce poème.

\*

### CRITON, 43 b — 43 d

Les bonnes gens venues du Sounion,  
l'art de la mort, la lune d'octobre.  
Les roseaux cachent le chemin.  
Ma main t'a effleuré. La mer  
s'acquitte de ce chant de vie.  
Puis je m'en vais. La forêt voit  
se poser la rosée silencieuse.

L'artifice du langage invente  
des âmes. Et le regard ajoute foi,  
s'en va de nuit, croise les gens  
qui du promontoire voyaient le navire.  
L'art de la mort. La poésie.

\*

Les raies du couvre-lit s'entrelacent de soleil.  
Et toi, sur le côté, dans ce lit, le drap  
jeté sur la poitrine, entrouvert par la chaleur.  
L'anneau vert et doré des sansevières  
s'enflamme de chaux. Une couverture  
accueille la quiétude du chat.  
Je me suis couché lentement et tu t'es tourné  
vers la baie vitrée, sans un bruit.

La musique tout bas dans ce soir de semaine  
me ramène avec toi au café d'autrefois  
tous deux enfin heureux parmi les brouillards de novembre.  
Les choses communes s'y trouvaient avec nous,  
les toits de la ville et quelques amis,  
la mer agitée de dauphins,  
la végétation rapace des nuages.  
Tu souriais à un rêve. Le chat nous regardait,  
les embruns du jour me faisaient dormir.

\*

Je t'ai vu sur la photographie, la chemise ouverte,  
cheveux battus par un vent à l'arrêt,  
une petite quenouille en bois d'olivier  
et des fleurs destinées à ta promesse.  
Toi, dit-on, mon grand-père, jeune gars, pantalons retroussés,

ombres de bougainvillée dans ta bouche souriante.  
Les lits d'herbe-aux-verrues et de fenouil  
où sont au repos les meules brouies  
se dissolvent sous les déjections industrielles.  
La gare avec son odeur de charbon,  
la pute, le canari, les figures perlées-de-miel.

Sur ses serres dressé jaillit de la source  
l'arc-boutant des palmiers, l'air  
d'aura que prend la mi-été.  
Des persiflages doux, c'est l'oiseau-de-froid,  
tout en s'irisant jonchent les parterres.

La vapeur liquide et carmin des  
fleurs trémières, la scintillation  
des oiseaux, la carapace  
hérissée des torchis,  
l'ornière de boue dans les gravats  
croisent des rêves tourmentés.

Les tourterelles d'argile des toits  
prennent leur vol à la tombée du soir.  
Dans un éclair de cendres.

Avec les haltères et les autres instruments  
qui soutiennent quelques années de plus le corps  
je soulève les ressorts de l'âpre séduction  
jusqu'à nos collisions les plus doucement mystérieuses.



Jusqu'à ce que les mains se posent, impassibles presque,  
autour de la taille domptée,  
sur le ventre qui exigea tant de flexions  
afin de rester plat et dur. La sueur

qui surgit à la levée des muscles  
se dissout dans la douche, dans le baume, dans le talc  
par quoi je vous défends contre la peau incinérée.

La nuit, toute autre est la fatigue qui transpire  
de nous trois, indifférents — nous nous offrons —  
aux griffes des accrocs dans l'équilibre de chacun.

\*

Quand le visiteur, le garçon inespéré  
venu d'une nuit éloignée, partira, il partira,  
qui va se rappeler la plainte, la déchirure  
de la mort, le sang sur le sang déversé ?  
Echo de pas qui n'ont jamais eu lieu,  
l'eau claire des racines se réveillera  
entre ces doigts désespérés.

Lui, chargé d'adieux, cet autre en qui nous sommes restés  
pour chanter les bassins transparents de la nuit,  
les bâtisses recouvertes par des mains imaginaires.  
Qui était-ce, qui est-ce ? Rien qu'un prélude  
inattendu à la pluie, à la lumière marine,  
aux barques matinales où l'amour s'élançait.  
La terreur, fugace garçon,  
de ta séduction pendant cet adieu.

Le visiteur s'en va, s'en est allé, s'en reviendra un jour  
prisonnier du temps qui fut rejeté,  
la voix glacée, sous le charme des larmes.

\*

Les mots me cachent, n'écoute rien  
de plus que ce visage fait de sons.

Comme si les eaux d'un lavoir  
montraient mousses, branches pourries, grenouilles,  
des corps surgissent dans la maison. Ne les vois pas.

A l'ombre de mon regard.

\*

Si élancés les premiers arbres.  
Le printemps vient, qui les détruit.  
Fulgurations fugaces les cheveux  
parmi la poussière du ciel.

L'âme foulée par tant de chemins,  
le mignard revolver du regard  
viennent te déchirer.  
A travers cette ville, perdu  
entre la douceur de la pluie.

De nouveau les mains déchiquettent  
le nom inexpugnable  
des amants, la fleur secrète  
que ta bouche disait.

Tant de choses sur toi que je ne sais rien.

*(Traduction Patrick Quillier)*

*Extraits de « Quelques livres réunis », 1987. Joaquim Manuel Magalhães est né en 1945.  
Il a publié une dizaine de recueils, depuis 1974.*

Nous, qui mesurons la mort,  
nous n'entrons pas de but en blanc troubler  
le monde. Notre nourriture : êtres  
mineurs

néons veloutés contrôlés  
par des ogres, bulles de savon  
qui en silence explosent.

Aux sédiments de la semence, au tendre filon de  
la mère  
siècle après siècle nous retournons.

#### NATURE MORTE AVEC BERNARDO SOARES

Cette table de marbre  
meule absorbante que  
jonchent les feuilles,  
me jette sur la route de cette autre  
poupe callipyge où le poète  
lui-même transcrivait l'écriture.

Dérive, m'irradie le paysage ;  
un soleil embué me localise,  
c'est moi, la table est à moi,  
à moi la paix, qui broie.

Sur le ring sans patineurs,  
citerne asséchée devant moi,  
lys souillés en fleurs.  
Oserai-je invoquer une autre place,  
le soleil-à-soleil du seul, la vie souillée,  
les copies que le poète a faites ?

Arcades plagiées :  
et mon regard margine  
les eaux, prodigues eaux,  
tourbillons d'après l'aridité.

## INCANTATOIRE

Ce qui coûte : savoir  
comme on invoque l'être  
qui assiste à l'écriture,  
comme on affine la ma-  
chine qui la dicte,  
comme dans le cachot  
nu on évite,  
emmuré, que la  
larme coule.

Ce qui coûte : savoir  
comme on corrige la-mort,  
ou comme on la dévie,  
comme la touche exacte éloigne  
de la surface blanche  
le merdier.

## DESENFER I

*« L'oubli de la mort  
fait la splendeur du monde »*

Elles des morts feront naître  
Eux ne reviendront de la guerre nucléaire  
Vous avec la bombe à neutrons vous envolerez  
Allons nous les neutres brûler dans l'holocauste

Dans un séisme elle naufrage ou dans un typhon  
Il s'écroule sous un mal encore ignoré  
Tu exploses d'obsession ou d'ambition  
Et je meurs moi de la mort comme tout le monde

## DESENFER II

Tombe la montagne et de l'or l'éclat  
Le tendre jardin abolisse la fleur  
Débroie la mère les chairs de son fils  
Par bouton de vidéo se fasse l'amour

Meure le livre, cesse l'oeuvre  
Sonne comme grêle l'allégresse perdue  
Se calfeutre la porte de l'air  
Moi d'amour seul je ressusciterais

Le fleuve s'est tari.  
Lentement je suis remonté à la source  
qui meurt.

Si j'étais descendue, c'était  
la mer.

*(Traduction Michel Chandeigne)*

*Luíza Neto Jorge est née en 1939. Elle est morte en 1988, après avoir publié 4 recueils et des traductions de nombreux romanciers français, dont Céline. Un recueil posthume complète l'oeuvre d'ensemble.*

AUTRES NAVIRES

A Lisbonne, sur la mer  
d'autres navires j'ai fait armer  
Ah, mon amour et gente dame !

A Lisbonne, sur le rivage  
d'autres navires j'ai fait construire  
Ah, mon amour et gente dame !

D'autres navires j'ai fait armer  
et sur la mer les ai lancés  
Ah, mon amour et gente dame

D'autres navires j'ai fait construire  
et sur la mer les ai jetés.  
Ah, mon amour et gente dame ! (1)

Lisbonne a maintenant  
des navires remplis d'armes

Lisbonne a d'autres navires  
maintenant remplis d'hommes

Les autres navires apportent la guerre  
Les armes ne labourent pas la terre

De guerre sont les autres navires  
envoyés en mer avec des hommes

(1) *Joao Zorro, troubadour galégo-portugais du XIII<sup>e</sup> siècle.*

D'autres navires sont envoyés  
sur la mer

Ils ne labourent pas la terre avec des armes  
les hommes

En eux on fait partir  
les hommes et leur guerre

Sur la mer on envoie les autres  
navires remplis d'armes

A Lisbonne sur la mer  
d'autres armes sont envoyées.

## L'AUTRE MAISON DE HOLDERLIN, DANS LE SILENCE

La première maison dont j'ai entendu parler dans le silence.  
Celle de jadis. Dont on ne parle plus. Le  
vide.

La soie dont le livre était fait. Un  
fond de taffetas damassé de figures  
isolées.

Ne jamais parler, dans le silence, de la maison.  
Elle, la demeure des sons. Maison  
limpide,

pour que résonnent les livres. Revoir la plume  
et l'écrivoire insolites. Sur la scène. Dans la maison  
solitaire.

Qu'elle soit mienne à nouveau. Que j'atteigne la  
grâce du lieu absurde. Ce cercle,  
en relisant.

UN RAYON DE SOLEIL  
TOMBE DANS L'ABSIDE DE LA CATHEDRALE DE LISBONNE

Comme la trompette qui dans la cathédrale jouait Bruckner  
ce rayon de soleil est métaphoriquement un messager.  
Sa ligne a l'obliquité propre à l'éclat du métal.  
Dans ce halo le sentiment devient absurde  
qui toujours plus informulé m'accompagne. Peut-être  
la terreur devant les mutations de la Matière. C'est-à-dire,  
l'or. Lumière qui prend la forme de tuyaux d'orgue.  
Le clair-obscur qui se réfracte en dossiers de chaise.  
Là où s'appuient les ombres distinctes  
de l'Ombre. Par leur oreilles attentives aux soupirs.  
A la terrible lumière euphorique de la Chute.

DEMONSTRATION QUE LE TAGE  
COULE AUPRES DE LISBONNE

Nuit et surtout le fleuve, si loin.  
Avec le brouillard je l'ai entrevu au travers  
de l'incertitude. Aujourd'hui par coïncidence  
je m'en approche avant la fin de ce  
poème. J'ai vu après l'avoir oublié  
le théâtre où l'eau était transfi-  
gurée. Et de nouveau avant la fin  
de fines vagues miroitent.

Tout mon espace occupé par  
le fleuve lointain. Un poème l'accueille  
dans l'abandon. Sans moi. Mille étin-  
celles qui se répandent sur cette surface  
qui n'est plus le fleuve. Magnificence  
du crépuscule sur les rives. Vu  
dans une description précise. Enfin il est  
là où est toute chose.



DANS LA CATHEDRALE DE LISBONNE  
LES COLOMBES PASSENT  
DERRIERE UNE VITRE TERNIE

Cependant la nuit petit traité des enseignements  
fut consacrée au souvenir de la fenêtre en surplomb  
et aux phrases latines. En premier le feu  
de la litanie du Paraclét et en même temps  
le centre et le cercle du son de l'orgue. Puis  
la pierre angulaire où la colombe de la septième opération  
est descendue jusqu'à cette bouche du nom muet.

Visible au moment où le mot en élabore  
une autre pour un éphémère battement d'ailes.  
Et entre le mot feu et le mot colombe  
j'ai accédé à de véritables couloirs sinueux.  
Ceux où les échos le caducée les livres  
ont dans ma nuit créé l'oeuvre de l'Esprit

LES GRENOUILLES D'HERMES

Philosophiquement j'ai décrit ces grenouilles.  
J'ai même poétisé sur les métamorphoses.  
Nous voici à présent devant le lac récipiendaire.  
Je les entends, eux et leur bruit de ciel.

Il y a déjà eu des poètes infatués comme moi  
amateurs de fables. Mais ce bruit  
génère ici le Désir. Eros,  
le nocturne trimégiste né  
dans la conque de l'oreille de Dieu,  
réécrit mon poème.

*(Traduction Michel Chandeigne)*

*Fiana Hasse Pais Brandao est née en 1938. Elle a publié plusieurs recueils.*

Paul Verlaine t'attend dans cette gare  
immonde et les enfants te jettent des pierres.  
En eux, c'est bien certain, tu es loin de te reconnaître,  
ce sont les plus féroces de nos soldats, ils nous envoient  
au front pour défendre la patrie et les  
comportements. Nul ne s'aperçoit que tu ne  
reviens pas vêtu de blanc, nul ne te reconnaît.  
Tes paroles sont presque transparentes,  
rien ne les a consumées. Dans ce triomphe tu revois  
les choses négatives qui se trouvent dans les choses  
elles-mêmes, le futur appliqué à être plus que le temps  
qui vient. Une autre patrie. Les paroles d'il y a  
tant d'années t'appartiennent-elles ? Peut-être que non,  
car pour l'heure il vaut mieux les embrassades dans la gare  
immonde, les corps s'avançant par-dessus la poussière.  
Tu iras mieux entre les planches de la mort, le  
silence recherché.

\*

Quelques phrases en fin d'entretien ne s'entendaient plus  
qu'à peine, allaient se perdre dans les pas, dans  
le vent, le jour commençait.

Dans le calme du dock du commerce bien avant  
le commerce il se tenait devant la mer et paraissait  
si abandonné si loin déjà des tâches  
nocturnes des pêcheurs, de leur activité  
parmi cordages et filets.

Le corps porte une certitude, le vent  
lui donne un nom. La terre que tu foules  
est toujours une limite, la force ne peut que  
venir de la mer, tu entends tes pas dans la  
cadence du sable et un peu plus. Ces

pas sont-ils à leur place ? Et ces traits à  
la main pour effacer les doutes ?  
Ton regard au repos sur un semblable sol  
tu consens à être pris par le calme.

Très bas ce que tu ne cessais de répéter :  
rien n'est suffisant. Tu te couvres. La  
mer ne te recouvre pas, nous marchions sans  
savoir rien des échos de voix qui se croisaient,  
ce n'était que la marée montante. Ce n'était pas  
là-bas la ville, rien que ses rumeurs. Les  
manteaux sur le corps, le feu.

Toutes les hésitations du corps  
ont pour toi augmenté. Le vent  
fort emporte presque les cheveux,  
montre l'écume, l'éclat, la  
marée montante descendante montante.  
Au-dehors de ce corps espace  
où ne pouvait tenir nul mot.

\*

J'entends mes pas, les bruits  
dans le filtre des feuilles d'arbre  
entre les fers qui bouchent le regard.  
La maigre lumière rayée et les ombres  
dirigent le regard, je touche des objets  
qui appartiennent au domaine du corps.  
J'éteins peu à peu toutes les lumières de la  
maison et je dis : mon ami. Et je dis :  
tes mots détachés avec le  
soin des ciseaux font  
penser à la voix. Je demande quel temps  
était-ce donc. Car j'ai usé d'après  
silences, de mouvements déclarés ?  
J'écrase sur la table la pointe

des crayons, la fausse obscurité d'entre  
chien et loup commence de finir  
et lentement je range des feuilles éparses,  
une sur la table, une autre au mur  
avec un adhésif, je ferme les volets  
de bois. J'attends que tombe sur  
mes yeux le rideau du temps, alors  
je n'aurai pas de poèmes. Ni de souvenirs.

Léger quelqu'un s'éveille, si tard, je sais  
qu'il rampait un peu, il agrippait le sol comme si  
c'était du sable ou que ça se dérobaît, tout n'est qu'images  
des mains que je n'agrippe pas. Le corps va se calmer, ce fut  
seulement un regard échangé, ce courage que l'on n'a  
qu'une seule fois dans la vie. Derrière s'attardait  
le temps divisé au milieu, toute autre chose était  
ton corps, jamais je n'avais entendu les mots que  
tu disais, mensonge si mal menti.  
Je ne sais si c'était une offrande que de dire  
viens, il n'est jamais trop tard. Jamais  
trop tard. Je ne peux dire l'heure, il est  
temps de rencontrer l'amour, préparé  
à tout, je n'ai pas d'heure pour parvenir à la maison  
bien connue, trois marches, une porte, deux pas,  
une autre porte. Je n'ai pas d'heure pour qui  
attend adossé au coin d'un mur, la patience  
d'un ami toujours prêt pour écouter la voix  
qui s'arrache à faire d'impossibles liaisons.  
Il est l'heure de faire quelque chose, nous sommes  
allés boire quelque part, si tu ne me touches jamais  
rien ne commence. Ne te retourne pas. Il est tard. Si  
tu ne m'avais pas touché.

Cette feuille que je déplie n'est pas  
pour toi. Elle est venue de la mémoire, de ses déserts  
imaginés, je l'ai portée à cette clarté  
comme si je voulais lui refuser de l'eau.  
Feuille de désert : le hasard des mots  
l'a blessée dans les cages urbaines.

\*

Le chef de la bande s'écartait un peu, touchait  
presque aux feuilles de zinc, deux tuiles cassées,  
la cheminée déguisée en noir. Ce que l'on voit de  
ma fenêtre tournée vers l'ouest ralentit le temps à travers  
les passages de la maison, je vois une moitié de fleuve, une moitié  
de jardin, la rue entière, un arbre qui meurt chaque  
mois. Cet acte d'être à ce point immobile  
apporte ombre d'hésitation et crainte, je ferme les yeux,  
des héros de l'enfance retrouvent la mémoire, des roseraies  
prises sur la campagne se sont bombées en arc avec leur fil  
de fer emprisonné, la mer si loin de la cité immense, coquillages  
dans un tiroir, l'Almanach ouvert au milieu avec son  
cordon rouge. Ce que l'on voit de ma fenêtre se trouve  
plutôt au-dedans de moi, je vais savoir ce qui s'enflamme  
dans cette inquiétude, je vais semer des patiences, reines  
des prés.

*(Traduction Patrick Quillier)*

*Heider Moura Pereira est né à Setubal en 1949.*

Amour silencieux sur tant et sur si peu,  
amour-gant, amour-loup, amour-parcelle  
d'univers azurés en-deçà de l'obscur,  
pourquoi me laisses-tu fade, faible, éraillé  
ou bien une autre fois, voile, si insistant,  
si proche de ma part exacte et pure ?

Je parle. Je te dis des bleus, des verts,  
tentations, lézards, brises tièdes,  
je te dis dépense et désir, j'habite,  
j'avise, où je veux te te parle  
et je tombe. J'étends un chant  
aux tempes de l'hiver ;  
sifflement, océan, il est mon front.

(Camoëns)

Un chant unique en quatre chants bien réparti :  
le sonore bardi, la mélodieuse aveine,  
la supplique rongée d'amertume et de peines  
et l'abrupte chanson des fatrasies.

Luis, plus proche du mien, voici que ton tourment  
hante le bruit agile et immobile  
qui emplit nos papiers et dans un ordre prend  
le mot qui se répand, contemple et fait des signes

— et plus fort me trahit la cendre déjà prête  
du verbe dans le leurre tendu où je m'affronte,  
puis elle me défait, dans quelle arène brève !

En cette lutte seule, faite à plat et de riens,  
tu m'entends, je te vois, dans la sérénité  
aveugle de qui sait qu'il est déjà défait.

\*

Quelle dose de message passe,  
tremblotante et véloce,  
dans la grenouille co-ascendante ?

.....  
Don redoublé, le tien :  
la cloche et les oreilles.

.....  
Blanche-Neige a mordu la pomme  
et la marâtre a crié vers le jardin :  
Te voilà vengé, Adam le Nain.

.....  
La goutte de rosée flétrit bien plus vite  
que la rose où elle repose.

.....  
Beauté du poème jeté sur la grève  
déjà rongé par les poissons.

\*

(Césarienne) \*

Il y a une Volkswagen blanche immatriculée HG-63-24  
et derrière est passée une Renault 12 bleu métallisé.  
Maintenant c'est Marie-France qui traverse avec un sac

en plastique des Etablissements Mer-du-Sud.

C'est au tour maintenant d'un camion de rations pour troupeau  
et d'un monsieur chauve en duffel-coat et porte-documents.

Et si par ailleurs et dans tout ça je me dégrade,  
ici explose, dans l'espace formé par un carré,  
l'absurde innocence de Jocaste.

\* allusion à Césario Verde, le Baudelaire de Lisbonne. (N.d.T.)

\*

(...)

— Ça fait une éternité mon vieux comment vas-tu ?

Où t'es-tu fourré bordel qu'on ne te voie plus ?

— Frérot je fais ma vie y'a rien d'autre à faire.

— Et tu t'y prends comment ? — Ben en prenant commande

— En te payant de mots oui sacré Anatole.

— Des mots c'est bien à ça pardi que je travaille  
du matin au soir du soir au matin jusqu'au raïbol.

— Et ça rapporte quoi ? putain de gagne-pain !

— Gagne-soin je te dis pour ma pauvre blessure.

— Hé quoi mec t'es blessé ? t'as eu un accident ?

— Oui-da mon cher Jojo j'allais dans ce sens-là  
je déboule de gauche et me rentre dedans.

(...)

(Traduction Patrick Quillier)

*Extraits de « Écrit de mémoire », 1973, « Daniel dans la fosse aux livres », 1970, « Horace et coriace », 1981, « Dans quelques instants » 1984. Pedro Tamen est né en 1934. Il a publié une douzaine de recueils, depuis 1960.*



LETTRE

L-e-t-t-r-e  
avec la voix elle  
e-2t-r  
vient l-e  
2t  
se pose l-e-t

comme trace comme pli l-e-t  
t-r-e  
au grand drap l-e-2t  
s'y glisse l  
e  
2t-r

légère chaîne d'or sur la nuque l-e-2t-r  
s'incurvant à gauche l-e-t  
à peine vers l'épaule l-e  
2t-r-e  
ou pleine l  
e-2t

elle avance l-e-2t  
lettre après lettre se perd  
elle  
se tait  
t-r-e  
une ombre l-e

l-e  
2t  
r-e

Geneviève HUTTIN

LA LITANIE DES CAFES

• *Nous avons gardé la Mélancolie* •

PREMIERE LITANIE

Nous avons gardé  
la mélancolie  
d'une rue  
d'une exposition  
et d'une petite place

dans un Paris à la Rembrandt  
hanté  
de nos antiquités de Rome  
de nos amours défigurés

où sont allés  
dans le souvenir d'un couple  
tous ceux qui l'ont croisé

l'acteur qui leur avait souri  
près de la Comédie Française

les enfants qui jouaient  
dans le hall triste d'un immeuble

nous avons gardé la mélancolie  
d'une catastrophe heureuse  
quotidienne

dans la salle d'un restaurant  
la réflexion d'une vitre  
le bruit d'un ascenseur

comme nous l'avons gardée  
dans le silence ensoleillé  
les cuivres bleus

d'un Paris qui ressemble  
à la poésie

quand débarqués de la province  
gare de Lyon ou bien Gare de L'Est  
Paris se ressemblait encore

et que leur visage contre un autre  
c'était forcément celui de Rimbaud

et les rues encore la campagne  
où tu allais sans fin  
peu tranquille

et que seuls les cafés pour toi  
étaient vraiment la Ville  
ces mauvais lieux

où tu n'osais pas entrer  
et pourtant, c'est bien là  
que vous vous êtes parlé

avant d'aller ensemble  
vers d'autres nourritures  
car il vous fallait tout faire

à midi, en une heure  
aller voir la crémère  
acheter le fromage qui ressemblait

à une orange, et parler  
faire un peu connaissance

dire à la boulangère  
qui avait trop de dents  
que vous l'aimiez aussi

trouver du pain Poilâne  
des raisins du Chili  
tout cela en une heure...

« Nous avons gardé  
la mélancolie »,  
ce poème est dédié

au Carrousel où vous avez couru  
et à la mobilité du quadrigé  
au tintement d'un bus

que vous avez pris  
aux fenêtres du Louvre  
à la rue des Petits Champs

au marchand d'éventails japonais  
érotiques, au restaurant bleu  
d'un passage sans nom

aux cigarettes Rothman  
et au Ruc Univers

## QUATRIEME LITANIE

Nous l'avons gardée  
dans un taxi  
et dans le brouillard  
qui vous emmenait

vers *LA COUPOLE*,

ce jour où revenu  
tu portais un costume flambant neuf

et lui apparaissais encore  
plus décalé, bouleversant  
qu'avant ton départ

belle veste de cuir noir  
que, critique, elle dénonce  
comme l'uniforme de  
l'intellectuel parisien

perversi cependant  
quelque peu  
d'un détail : tes cheveux peut-être  
friselés à la Rembrandt ?

le revoici, toujours plus riche et plus  
dépouillé, à chaque fois

d'elle  
de toi

comme cet autre matin très froid  
où elle part  
oubliant sa jupe  
en combinaison noire

sous un manteau  
puis revient — elle  
s'en est aperçue devant  
l'arrêt de bus —

tu es un peu pâle  
mais tu ris  
en lui restituant l'objet  
ta richesse soudain  
bien diminuée  
d'un trésor si  
inestimable

*PLACE COLETTE,*

où toujours  
au moment de te retrouver  
elle éprouvait  
comme un avertissement  
une émotion des Ruines

devant la Comédie Française  
et le désir  
de s'échapper  
de fuir

mais tout riait, entrait  
dans ce ballet d'une Mort  
comme triomphale  
au son des trompettes

toutes choses embellies  
par son exaltation  
et qui seraient ruinées

mais juste le temps  
d'un soupçon  
et elle entrait aussi dans le décor

les fontaines, les feuillages  
que balayait un vent printanier  
les jaillissements de l'eau



les lumières,

dans le 72

l'autobus  
où après un an

Paris pouvait être SIENNE

et le bleu du ciel  
la douceur du sang

confirmer

exécuter

le pari des points communs  
ignore les listes des travailleurs

(utopie)

surfaces  
signaux d'interdiction  
livres criblés

tout brûle

cataclysme

de répétitions.

\*

Fastidieux le mot : mort

et sa liquidation suffocante  
quand le voleur de bilans  
cache son nom sous chaque rencontre  
sous chaque ligne.

*(Traduction collection du grec - Royaumont)*

OISEAU DE PARADIS

appelle très doucement

s'avance  
peut-être ses oreilles  
en général

quitte  
balance et contourne

arpente et fournit

se retourne

et puis

s'en va

*(Traduction collective de l'américain - Royaumont)*

COMME JE SORTAIS

Le soleil s'avance, à l'instar de la force des hommes

Avenues collectives feuillues  
envergure de leurs membres déployés

parce qu'un homme est au travail

La Terre animée découle de l'instinct

la perfection de l'instinct j'en ai rougi au-dedans

Gazouillis du printemps continuels mélodieux  
plumes et pensées

Charme des idées que lancent les oiseaux

Fais la lumière  
En toi enterre le sentier

au dedans Avance comme un fleuve

*(Traduction collective de l'américain - Royaumont)*

***Chroniques***

***Notes***

***Informations***

***Editions***

***Revue...***

## LA CHRONIQUE DE CLAUDE ADELEN

TU N'EN FINIRAS DONC JAMAIS ? GUILLEVIC : ART POETIQUE.  
GALLIMARD.

Guillevic est immuable. De *Terraqué* à *Creusement* et à cet *Art Poétique* qu'il nous livre aujourd'hui à 83 ans, ce sont vingt livres aux titres lapidaires, dans lesquels se ramasse une parole qui est à la fois constituée de conglomérats compacts et chant au plus près du silence, un « lyrisme limite » qui cependant « porte le chant / A travers les horizons ». Rarement poète n'aura manifesté une telle stabilité formelle, une telle solidité, une telle santé dans la diction impérieuse, définitive, inéluctable et qui creuse depuis toujours avec le même dessin, la même coupe de vers, la même économie de mots et d'effets son rapport au monde réel, témoignant par son « rabâchage » de « ce long travail silencieux, antérieur à l'imposition du signe » dont parlait naguère Jean Tortel (Guillevic : *Poète d'aujourd'hui*).

Et pourtant, sous l'apparente immuabilité de ce langage nu, dépouillé à l'extrême de toute parade lyrique, langage gnomique ou sorte d'équivalent français du haïku japonais, quelle force incantatoire, quel vertige intérieur, quelle sensation d'évidence à toucher l'illimité nous emporte et nous fait éprouver au plus profond, en une sorte d'effroi mêlé d'euphorie, la sensation d'une étreinte cosmique !

« Comme un besoin  
De donner à tout  
Sa bénédiction,

Là où atteindre enfin  
La cinquième dimension,

Là où le fleuve angouisse  
Finit dans l'océan. »

*Art poétique* est dédié à La Fontaine. Au poète de la clarté mélancolique, qui sut donner la parole aux arbres, aux pierres et aux animaux humbles. Guillevic aussi est un fabuliste qui a commerce avec la limace, la chenille, le pigeon, le merle, l'hirondelle ou le pissenlit. Mais cette inscription dans une tradition classique indique bien ici le sens de sa démarche : précautionneuse et lucide avancée vers la connaissance de soi et vers la connaissance des limites de cette connaissance ; volonté têtue de clarifier ce trouble rapport entre les deux gouffres jumeaux de l'homme et du monde.

« Je n'aime pas le mystère », affirme-t-il, et dès le premier texte, il nous avertit : « Si je n'écris pas ce matin / Je n'en saurai pas davantage / / Je ne saurai rien / De ce que je peux être. » Et plus loin encore : « Les mots sont des épées / Contre les ventres des brouillards. » La poésie, pour Guillevic, vise à séparer ou à juxtaposer les mystères de l'être et du réel :

*« Ce mystère que je cerne  
Il colle à mon mystère »*

Comme dans ses précédents livres, Guillevic use peu de métaphores, préférant écrire « au corps à corps » des poèmes *palpeurs* du réel ; il aura de préférence recours aux allégories pour confronter l'infiniment grand à l'infiniment petit. Nous avançons lentement dans un livre de Guillevic, suivant un itinéraire balisé : une porte s'ouvre, « Dans la plaine / Un arbre / Se détache sur le ciel », les signes, rares, dépouillés, se manifestent poème après poème, nous progressons comme un marcheur qui s'arrêterait à chaque pas pour méditer longuement sur ce qu'il vient de découvrir et s'interroge sur le chemin qu'il lui reste encore à parcourir (« Irons-nous plus loin ? » dans l'approfondissement de son rapport au monde.

*« Alors j'attaque, je ramasse  
Tout ce qu'au-dedans je trouve  
Et tout ce qu'au-dehors j'arrache  
Comme clarté ou comme moyen d'en faire naître. »*

*Art Poétique* est œuvre de sagesse, de regard et de confrontation aux choses qui assignent et dont il faut rendre compte, prudemment, au coup par coup, comme à tâtons, par ce vers court qui dénote une lenteur de geste, une hésitation entre « bouger vers quelque chose » et ne pas bouger, pour « contenir ». Mais sous la surface, c'est un mouvement d'accélération à la fois centrifuge et centripète. Cercle et centre, le poète s'ouvre et se referme, transmue l'insaisissable en ce corps de paroles solides : le poème :

*« Mais en toi  
Il y a des mouvements qui tendent  
Dans une espèce de sphère  
A saisir à pénétrer  
A donner corps  
A je ne sais quels flottements  
Qui peu à peu deviennent des mots »*

Car écrire, pour Guillevic, c'est en effet « se centrer », aller vers cette « chambre intérieure » qui est lieu de pauvreté. Au centre de soi. Et en même temps, aller « plus loin », « au cœur des choses ». De son appartement parisien, par les mots, il se convie lui-même :

*« Dans les brisants  
Dans les cris des goélands  
Dans l'écume qui retombe en eau  
Dans la marée qui commence à monter,  
Dans le goémon qui s'accroche aux rochers »*

Il a toujours eu, pour qualifier sa démarche, recours aux figures de la géométrie en tant qu'elle est symbole de rigueur absolue dans l'exploration de l'inconnu qui nous entoure, caché dans le plus familier. Ici encore, revient l'image d'une équerre énigmatique, « Un peu plus grande / Ou'une figure humaine // Et l'équerre se tient / Verticale au-dessus d'une eau // / Tout comme elle muette / Voulant dire elle aussi J'aimerais savoir quoi ». Mais plus encore, la figure du cercle reste pour Guillevic la meilleure pour le poème, et d'ajouter aussitôt :

*« Curieux :  
Lorsque je dis cercle  
Je vois une lande  
Et je cherche à deviner  
Ce qu'il peut y avoir  
Au milieu. »*

En vrai dialecticien, Guillevic impose l'évidence du jet des contraires, la rigueur géométrique et l'informe, le cercle et le centre, le mouvement et l'immobilité, le dedans et le dehors, l'insaisissable et le solide, l'ensemble de ces antagonismes jouant dans celui qui gouverne toute la poétique guillevicienne : le jeu du temps et de l'espace terrien. Car cette recherche du centre d'un être, qui serait partout à la fois et auquel le poème cherche à donner corps, détermine un temps matérialisé en espace, espace qui est d'abord celui du poème : « Il est minuit / Et cela pourrait-être / Le centre du poème. » Traité en objet, en chant concret dont les mots sont les grains solides, le poème *concrétise* le temps en espace de parole ; l'art poétique consiste donc à triompher de cette « vacance » qui est en l'être et « qui demande / A être vaincue ». Les mots en sont-ils capables ?

*« Cerner davantage en moi  
Ce presque puits  
Qui fait malaise  
M'apprendre  
A découvrir un creux si fort  
Qu'il appelle  
Cette autre chose  
Dont les mots deviendront  
Les chargés de pouvoir »*

Ce *creusement*, en titre du dernier recueil, explique bien l'immobilité apparente de celui qui écrit semble-t-il pour sonder, regarder en lui avec effroi ce creux qui paradoxalement le leste lorsque des mots, « des lambeaux de phrases » ; des vers, un chant s'y forment. Et le poème « s'enracine / Dans ce qu'il devient. » C'est ce miracle de la naissance d'une parole au creux d'un être que *Art Poétique* constate et s'efforce d'élucider. J'ai dit effroi, mais j'aurais tout aussi bien pu dire émerveillement. Ce jeune homme de 83 ans regarde comme un enfant le mystère du monde devenir mystère du poème. Il se laisse retentir. C'est à Rilke alors que je songe, à la poétique des *Sonnets à Orphée* qui est aussi imposition triomphale de l'espace sur le temps. Je n'oublie pas non plus que c'est à Guillevic que je dus il y a longtemps la révélation de ce poème qui n'a



cessé depuis de faire trembler mon propre sol, ce *Torse archaïque d'Apollon*, lu pour la première fois dans une traduction du poète de *Sphère* : « Car il n'y est de point / Qui ne te voie. Il faut changer ta vie. » Cet accent, cet ordre intimé de regarder autrement le monde, le temps et l'espace, je le retrouve dans *Art Poétique* :

*« Laisse-toi causer. Ecoute-toi  
Et fouille, va plus profond*

*Regarde au verso des mots  
Démêle cet écheveau*

*Rêve à travers toi  
A travers tes années  
Vécues et à venir. »*

Comme Rilke, Guillevic demande à la poésie d'aider à changer la vie, à instaurer un rapport nouveau entre l'homme et le monde, c'est-à-dire : « Changer le monde / Dans le sens / Que dit le chant ». L'ambition du poète : faire que chacun se sente vivre « A son niveau de fleur en travail. » Pour celui qu'A. Frénaud désigne comme « un descendant direct des mégalithes qui ont subsisté depuis des millénaires, cachés derrière de géantes pierres, ou dans leurs forges de terre profonde », il s'agit de renverser le dehors en dedans et d'illuminer le dehors par le dedans. Cette forge de terre profonde, nous la retrouvons ici, dans l'allégorie de l'arbre ou du terrier, où le creusement dans le noir se transmue en lumière :

*« J'ai l'habitude  
De me considérer*

*Comme vivant avec les racines  
Principalement celles du chêne*

*Comme elles  
Je creuse dans le noir*

*Et j'en ramène de quoi  
Offrir du travail*

*A la lumière. »*

C'est hors du terrier, « au bord du trou », que le mégalitheur, le poète pareil aux gnomes qui habitent les « émaillés » de sa Bretagne natale, vient regarder ce qu'il y a dehors, — lui, le lourd de terre, et s'offrir les nuages avant de regagner ses profondeurs, pour vivre « plus intensément / Ce qui m'a vu ». L'alchimie guillevicienne consiste à transmuier l'impalpable, le nuage, l'air, la vapeur, en solide, en terre, en pierre, en mot ; autrement dit une poétique de la stabilisation. Le passage des choses à travers l'être le temps ou la vie, ce quelque chose qui coule incessamment au travers du corps, « l'inattrapable », il va falloir en faire une chose du domaine de la terre, une réalité palpable. Car le poème n'est pas :

*« Chose qui s'envole  
Et fend l'air  
Il ne revient pas de la nue  
  
C'est tout juste si parfois  
Il plane un court instant  
Avant d'aller rejoindre  
La profondeur terrestre. »*

Et le texte suivant complète : « Mon poème / Parle du tréfonds. » Ce tréfonds, c'est la source jaillissante du vivre matérialisée en poème, qui en impose à la mort : « Je suis un trou dans le réseau / qui constitue partout la mort. »

Poétique de la Terre donc, contre le temps ; car la saisie même de l'instant, ce grain élémentaire du temps, saisie de la fugacité, du passage, est pour Guillevic immobilisation de l'élément mobile et abstrait (qui est aussi élément de mort), afin de faire de la durée une amante, une épouse. Le poème attrape, resserre, ramasse. Il est fait pour contenir, pour loger l'être dans un creux où il n'est plus besoin de « regarder ailleurs ». Saisir l'instant c'est changer la matière-temps en matière-terre, comme le montrent deux textes centraux : p. 76 ; « Je me suis abonné à l'instant / Et avec lui je vais / A travers le temps / Qu'il transperce / Pour venir à moi », texte dont la résolution concrète est explicite : « Et nous restons ensemble / Comme l'eau et l'étang » ; p. 85 ensuite, dans lequel le poète devient lui-même sablier, maître du temps (« Et ainsi le faire / Revenir en arrière, se renier »), matérialisant l'immatériel en ce sable qui est « pierre devenue poudre », c'est-à-dire en grains dont il jouit de sentir l'écoulement au creux de ses mains. Et ce sablier est aussi le poème dont les mots coulent, donnant corps au temps. Une allégorie de l'écriture :

*« En faisant glisser du sable  
J'écris un poème contre le temps »*

Oui, Jean Tortel a pu dire avec raison de Guillevic, que le dialogue du dedans et du dehors, de l'immobile et du mouvement, de la terre et du temps qui caractérise sa poésie est comme « l'amorce d'un compagnonnage sacré dans la notion qui se dégage d'une sorte de co-présence où s'éternisent les choses dans l'intensité immobile du regard ». Éternelle jeunesse de Guillevic qui s'interroge : « Tu n'en finiras donc jamais ? » Ce livre vient encore signifier que « Le poème / Te sort du complot du poids et du temps / Pendant qu'en lui tu plonges. » La grâce de Guillevic, terrienne, réside dans cet ancrage d'un sacré dans le quotidien d'un homme depuis toujours dépossédé et qui réclame sobrement à la poésie le droit d'être :

*« N'importe où,  
Mais pas rien qu'en soi. »*

Le principe de l'arrangement est au commencement du jazz et des orchestrations apparaissent déjà dans les premiers ensembles de danse des années dix. Mais c'est au sein du jazz classique que se développeront vraiment des formes capables de renouveler tout l'édifice sonore, notamment avec la vogue des grands orchestres (Duke Ellington). Quant à la période moderne correspondant à la naissance et à l'essor du be-bop, elle sera tout aussi décisive et fructueuse pour le mûrissement de l'écriture jazziste. Des noms prestigieux viennent aussitôt : ceux de Dizzy Gillespie, John Lewis, Gerry Mulligan, Tadd Dameron, et, plus modestement, celui de Claude Thornhill ; ce dernier devenant bientôt le premier maître de Gil Evans.

Un concert de Duke Ellington, un disque de Louis Armstrong puis la découverte des compositeurs impressionnistes (Debussy, Ravel, De Falla) encadrent préalablement la vocation d'arrangeur de Gil Evans. Cependant, l'œuvre qu'il va concevoir s'apparente davantage à un jeu subtil de timbres et de nuances, à des effets de miroir qu'à un puissant organisme de cuivres privilégiant la seule inflammation du swing. Laurent Cugny le précise d'emblée lorsqu'il écrit : « On peut très bien imaginer qu'une couleur instrumentale soit à l'origine d'une mélodie. »

Gil Evans quitte l'orchestre de Claude Thornhill en 1948 et crée, un an plus tard, en tant que coarrangeur (avec Gerry Mulligan) son premier chef-d'œuvre avec le nonette de Miles Davis : *Birth Of The Cool*.

Première rencontre essentielle des deux musiciens qui, malgré les péripéties et les épreuves du temps ne s'éloigneront jamais l'un de l'autre. Dès cette époque, Evans multipliera les expériences, travaillant avec Charlie Parker, le vibraphoniste Teddy Charles et quelques vocalistes comme Johnny Mathis et Helen Merrill : « Cette période, 1950-1956, a été incontestablement celle de la synthèse de toutes les expériences, de toutes les influences », précise Laurent Cugny. Et de cette très forte élaboration naîtra bientôt une pièce maîtresse, historique : *Miles Ahead*. Puis Gil Evans réalise un premier disque sous son nom avant d'entreprendre cette longue méditation étincelante avec Miles Davis constituée par *Porgy And Bess* (1958), *Sketches Of Spain* (1960) et *Quiet Nights* (1962).

Avec une grande justesse dans la réflexion, Laurent Cugny analyse et situe chacune des œuvres dans l'évolution tranquille de l'arrangeur : « Gil Evans est un grand mélodiste, mais avec les mélodies des autres (...) Leur nombre finit par créer un corpus qui lui-même définit l'aspect mélodique de son esthétique ». Et encore ceci : « L'événement doit redevenir le moteur de la musique comme il l'est, plus naturellement, en petite formation. »

Au cours des années soixante, Gil Evans publie ses meilleurs albums sous son nom : *Into The Hot*, *Out Of The Cool*, et *The Individualism Of Gil Evans*. Puis une longue période inactive commence et Cugny intègre fort habilement ce silence dans la continuité de l'ouvrage evansien : « Son développement musical s'apparente bien plus à une longue et lente respiration qu'à un souffle continu. »

Enfin, si la collaboration active avec Miles Davis semble tout à fait close, celle-ci se prolonge néanmoins par la pensée musicale et à travers des liens d'amitié qui gardent les deux musiciens côte à côte malgré les années et les changements qui s'ensuivent : « Ces évolutions sont le reflet

*de deux événements majeurs de l'histoire de la musique américaine : l'apparition du free-jazz et du rock-jazz et du rock'n roll. » De telle sorte que Gil Evans encouragera ces musiciens à tenir un rôle de plus en plus déterminant dans le mouvement des orchestrations : « Il est arrangeur au sens le plus fort du terme, c'est-à-dire reconnaisseur et assembleur de musiques et de musiciens. »*

*Progressivement, Evans multipliera ses prestations en public et, au cours des dernières années, il réussira à maintenir un orchestre permanent lors de soirées « live » — le Monday Night Orchestra du Sweet Basil —, couronnant d'une certaine façon sa pensée musicale toujours alertée par le dynamisme intense d'un soliste.*

*Musicien du « dedans » — autant que de l'ouvert —, Gil Evans n'a jamais cessé de s'allier aux influences extérieures ; mais on ne peut nier que sa vraie grandeur appartient, dans sa plus forte part, aux années soixante, pour la reconnaissance et l'identité profondes qu'il y instaure avec Miles Davis. Sa propre spécificité de jazzman continue cependant de s'étendre tout au long d'une vie musicale exceptionnellement riche et diversifiée, toujours perméable à l'événement, tant à travers les jeux d'ombre et de lumière de l'écriture que par le biais d'une voix nouvelle (Sting) ou encore de l'improvisation la plus libre, constamment attisée par le souffle et la parure, l'un et les autres, l'unique et le multiple.*

Jacques LAURANS

« UNE SUCCESSION DE PERTES ». LEMAN, JEAN-MARIE GLEIZE.  
COLLECTION FICTION & COMPAGNIE, SEUIL, FEVRIER 1990.

Il y eut une lenteur, il y eut des phrases, celle d'une prose lente, d'une surface (étendue) plate et creuse vers le silence. Il y eut un « *journal, suite de présents, de traits vifs au présent* ». Jean-Marie Gleize voit de l'intérieur les atteintes subies par l'autre, une sclérose, l'inéluctable. Une histoire, celle de la maladie, celle d'une succession de pertes. La perte de la voix, celle de la parole. Il y eut un passé, c'est un présent et c'est un futur. Un futur absent.

.....  
Les mots viennent avec crainte devant ce grand livre sensible.  
.....

Où l'écriture, où l'autre et soi deviennent une surface impressionnante qui attire et qui effraie. C'est encore l'histoire d'un lieu qui n'est pas un mais multiple et profond. Délimité, insondable. Une suite de phrases, une suite de saisies (photographiques). Jean-Marie Gleize fixe, cherche à fixer ce qui va disparaître. Seule alors la prose, lente et longue, sans mouvement, seuls le dialogue, la restitution des mots encore dicibles... La poésie affleure aussi, impossible, *impuissante*.

Ici, Jean-Marie Gleize, dans cette impuissance et dans cette sorte de traduction, échappe définitivement aux autres. Ici, j'ai découvert Jean-Marie Gleize. Prise par ce silence, par cette eau (Léman, le lac, le Rhône, le fleuve) qui engloutissent lentement, sans fin. Il faudrait restituer les titres pour saisir, pour dire à peine ce qu'est ce livre, cet émoi :

*Léman / Comme / Sans adresse / De la réalité. Cela / L'atelier de dissolution / Léman, comme un point / Wuhan, Hubei / Cruauté de l'espace / D'une vérité géographique / Après la fin des images / Élégie / Et c'est ici le cœur / Le sommeil / Cette ligne est une droite / Les yeux se ferment / Dire ce qui est / Les cinq couleurs du noir / Journal du lac / L'écroulement / Game over / Scolies*

Il resterait ainsi un poème, des vers, quelques clés. Il resterait le cœur ou la peur, ou bien encore la mort. Le journal d'une fuite. Des mots, de l'eau, de la vie. De ce tout...

Véronique VASSILIOU

LE  
JOURNAL  
DE JOSEPH  
GUGLIELMI



*Lundi 2 octobre, gris...* Retour hier de Royaumont... Annulation de la table ronde avec Rakosi, Palmer, Lyn Hejinian, Bernstein, Emmanuel Hocquard sur le Mouvement L-A-N-G-U-A-G-E Poetry et les Objectivistes... Grève des employés au nettoyage du Centre Pompidou où ça devait avoir lieu...

Oublié film à Royaumont sur la table du déjeuner... On s'est bien marrés, pitreries habituelles avec Henri D., J.-J. V. sur l'air, *Vous avez vos papiers ?* ! Cette fois... Car-navette, Montel à côté de moi... Agressivité banale !

*« ...if it weren't for the order of words  
we would be barbarians »*

(Michael Davidson)

Royaumont 89, bonne cuvée U.S. ! Palmer, Lyn Hejinian, Davidson, Bernstein...

Je pense à ce passage d'une langue à l'autre. Dans les deux sens. Je crois que sans ça je ne pourrais plus écrire ! Il semble que ce « rapport » complexe soit peu vu d'ici. Ce n'est ni une dette, ni un échange, mais des attitudes parallèles devant d'autres traditions (oui !), d'autres réalités, langues et tout... Musique aussi, rythme et lumière, énergie... Prise de position devant la tradition... Indispensable si on veut faire quelque chose d'un peu différent, larguer les idées reçues ! Par exemple, je préfère Verlaine (now) à Apollinaire, un DC 10 qui a trop volé - Oui, la tradition... Je pense à Peire Vidal, le troubadour et à sa folie, Loba de Penautier... Peire, le troubadour -loup !

*Loba cette senteur me brûle*

Et Michael Davidson répond :

*you are the author of my heart (1)*

Images de Carl Rakosi tenant à la main un verre de Suze que je lui ai servi et me disant un peu gêné, I don't like ! Et je lui sert un punch... Nous bavardons, photos... David Bromige raconte que dans un dîner, Oppen avait imité les Marx Brothers...

Mardi 3 octobre, Ivry, midi...

*Les maisons palpent la croûte  
d'un ciel passablement vert*

Un peu de gym... Vidé intestin...

*Contrainte de la lumière, Lichtzwang* de Paul Celan. Oui, la poésie plus qu'elle exprime « l'incompréhension du monde », comme disait quelqu'un à Royaumont, est porteuse de lumière... Je ne dis pas clarté, ni accord, rien à voir ! *Lumière*, comme émission d'énergie.

Déjeuner de riz froid et ratatouille que Raoul a préparé hier soir... Jus de tomate...

Oppen, *Parouisa* in *Collected Poems*

*... air moving  
a stone on a stone  
something balanced*

ça m'évoque le

*high up the balanced stony air*

de Hopkins...

Plus loin :

*The light  
Of the closed pages...* Mouvements de l'air, pierre

sur pierre, quelque chose se balance...

Lumière des pages fermées...

« L'indescriptible beauté de la lumière mentale » (Clark Coolidge).

*Jeudi 5 octobre*. Après-midi douce à chialer ! Mandelstam dit, à peu près, la poésie est une affaire de cristaux... Cristaux de sens et de langues, *The crystal text* de Coolidge !

Hier soir, *Objectivist party*, à Malakoff, dans l'atelier d'Emmanuel et Raquel, après une très belle lecture de Lyn Hejinian, à l'ARC... Vodka-orange et Bourbon... Effet assuré !

Vendredi 6 octobre, sept heures...

« Dream  
like Pollock's wilderness  
Inheren eyes  
counting each step »

Pardonnez ces quelques mots qui me sautent aux yeux au réveil... La machine (Hermès Baby) saute aussi. J'avais tapé « yeux au r éveik » ! Délicieux jours tout remplis de poésie américaine après un long été « italien », traduc de *Gli Invisibili* de Balestrini : autre musique, plus nocturne, « voce notturna » de la mère morte... Du rêve italien... Quartiers d'ombres... Crépusculaires...

Retrouvé un numéro de la revue THIS avec Rae Armantrout, Bernstein, Coolidge, Lyn, entre autres...

« Une pomme n'est rien d'autre qu'un ciel d'enfant peint en rouge » (Coolidge).

Poésie est déterminée par un coup... Coup et rythme, *ictus* et branle... Sinon on s'emmerde comme au cinoche !

Huit heures. Accompagné Gabrielito (26 mois) chez sa nourrice, la « tata » comme on dit. Au moment de nous quitter il me demande un « calin », puis, brusquement il pleure... Baguette, journal... Le Dalaï Lama, Prix Nobel. Good !

Onze heures. Saint Eustache avec G. Voûtes et orgues. Un chouette équilibre de pierres et de lumière à l'intérieur. Extérieur d'une laideur étonnante. On sait que les églises sont bâties sur le modèle d'un navire chaviré... En face, faux, faux pub James Joyce. Faut pas se gêner !

Huit heures, FIAC au Gd Palais... Grande chose de Garouste impressionnante. Je ne sais pas bien si j'aime ? Belle, puissante sculpture chez Maeght... Puis, les noms se brouillent Lüpertz, Baselitz, Voss, Fetting, Beuys, Dokoupil... Vers 9 h, foule, fuyons ! Question : l'histoire de l'art est-elle finie ?

*Samedi 7 octobre...* Ivry, rue Mozart. Gabriel me dit « écrire ! » Je lui donne une feuille et un crayon. Il trace quelques Twombly puis, brusquement, fais-moi un feu rouge !

*Mardi 9 octobre.* Une heure du mat. Voix de Reverdy à la radio. R rocailleux, splendides, une certaine emphase « naturelle ». Mais, timbre et rythmé ! André du Bouchet lit un poème de Reverdy. Sa voix ressemble à celle d'Alain Cuny !

*Entretien sur Dante* de Mandelstam. Traduc Jean-Claude Schneider : « Par nature, D. ébranle les significations, il attend à l'intégrité de l'image... » Au passage, coup de chapeau à Verlaine, plus proche de Dante que Baudelaire. Je jubile ! Au loin, Heredia, de Lisle... « L'accoucheur Virgile, la nounou Béatrice »...

Trouvé *The Oxford Book of American Verse* dans une petite librairie de la rue de la Parcheminerie... Marianne Moore (née en 1887). A situer dans le courant de l'*expérimentation moderne* avec Wallace Stevens, Pound, Williams, H.D. (Hilda Doolittle, pas Henri Deluy) :

### Poetry

« I, too, dislike it : there are things that are important beyrond all that fiddle. »

Haine de la poésie, ce crin-crin ! Marianne Moore, la vraie ancêtre des objectivistes ? Elle ajoute : et pourtant, elle peut contenir l'authentique, « in it after all, a place for the genuine », « the raw material of poetry ». Matière première, matériau brut du langage ! La poésie peut aussi faire du neuf !

*Mercredi 10 octobre.* Cinq heures. Dans le petit jardin de l'allée du parc. César (2 ans) passe dans un magnifique *Perfecto* !

Six heures. Radio. Il y a encore des poètes qui se prennent pour Atlas !



*Jeudi 10 octobre ?*  
*Némésis ?*  
*Holzweg der Holzwege en RDA...*

*Vendredi 11 octobre. Sept heures du mat. En chair et en noces.*  
*Désaccord discret*  
*du temps*

*Lundi 15 octobre. 13 h 29. TGV pour Marseille...*

« tis  
the grass of black return »

## REVUES NOTES INFORMATIONS

**LES LETTRES FRANÇAISES** : elles vont reparaitre, elles reparaissent. Un premier numéro nous a été offert par « Digraphe », avec son propre numéro 50. Deux numéros, format et formule en cours, sortiront d'ici l'été, puis, en septembre, début de la véritable aventure : sortie hebdomadaire ! La nouvelle est de taille, elle est superbe. On en reparlera.

*fig. 1* : une nouvelle revue, publiée par « Fourbis », distribuée par « Distique », dirigée par Jean Daive. Au sommaire : Claude Royet-Journoud, Danielle Colobert (deux pages retrouvées), Robert Creeley, Panamarenko, Alain Veinstein, Edith Dahan, Joerg Ortner, Pierre Devin, Mario Merz, Roger Laporte...

**CARAVANES** : N° I, littératures à découvrir (Editions Phébus). Une nouvelle revue, relativement luxueuse. De nombreux textes d'auteurs étrangers et, notamment, André Velter (directeur de la revue), Michel Butor, Claude Michel Cluny, Gil jouanard, Gérard Macé, Jean-Baptiste Para...

**ARPA** : N° spécial consacré, en bilingue, à des poètes russes contemporains : Dragomochtchenko, Jdanov, Khlebnikov, Parchtchikov, Strijevskaia, etc.

**PLEIN CHANT** : N° 45. Scutenaire, Ewa Lipska, Georges L. Godeau... Les chroniques et les notes habituelles.

**BANANA SPLIT** : N° 26. Plusieurs très bons poètes américains (Reznikoff, Ashbery, Eshleman, Creeley...), un album pour Zukofsky et P. Martory, A. Zadek, P. Monnier, J.-L. Hérisson...

**DOC(K)S** : Nouvelle série, N° 5. Un hommage à Adriano Spatola, 1941/1988. Magnifique numéro, dans la veine de la revue, mais à son meilleur.

**MON AMOUR** : N° 2 (25, rue de la République, Marseille). Par des plasticiens.

**SUD** : Un spécial consacré aux interventions d'un colloque Jean-Joseph Rabearivelo (dont « Orphée » publié un recueil, sans doute le plus réussi du grand poète malgache).

**TARASCON** : Cinquième rencontres internationales de Poésie Contemporaines : un volume pour les intervenants, avec des découvertes.

**POESIE-RENCONTRES** : l'association lyonnaise publie pour son dixième anniversaire une « Anthologie », pour le meilleur et pour le pire. Le N° 26 de la série des « Cahiers » était consacré à la poésie albanaise.

**PREVUE** : N° 39, la revue publiée par Franc Ducros, à l'Université de Montpellier, nous offre des poèmes de Michel-Ange, Leopardi et autres.

**TXT** : N° 24. Pour une bonne part « DDR Lyrik 1989 ». Un numéro que les événements de ces derniers mois rendent comme lourd et impalpable à la fois. Mais « aussi » de bons poèmes.

**EUROPE** : N° 73. I. Littérature nouvelle du Québec. Avec une forte participation de poètes ; des noms et des œuvres nouvelles.

**POLYPHONIES** : N° 10. Sur le thème du « Commencement » : Rafael Alberti, Vicente Aleixandre, Auden, Leonardo Sinisgalli, Simeone, Pascal Boulanger...

**LA SAPE** : N° 22. Thomas Bernhard et Paul Celan. Des présentations, des textes et poèmes. Et Miron Miropol. Notes et informations.

### LE BILLET D'EMILIE DEPRESLES

Ne fais pas ça, m'a dit Augusta Ravinet, il ne faut pas désespérer Matignon... Vous savez combien j'aime Augusta, mais j'aime aussi les idées quand elles sont bonnes, et celle qui m'était venue me semblait l'être évidemment. La voici, d'ailleurs :

J'en avais marre d'être traitée de « créateur » par une floppée de fonctionnaires, qui vous régèment la création comme d'autres les transports ou l'éducation. Tu exagères toujours, a fait Augusta, c'est encore là qu'il y en a le moins. Mais compte donc, ai-je crié, compte tous ceux qui de CAC en DRAC et en FRAC rêvent d'occuper les bureaux de la rue de Valois ou de l'Avenue de l'Opéra, sans parler des directeurs, des inspecteurs chargés de missions, des conseillers, des délégués...

Arrête, m'a coupé Augusta, ne t'ont-ils pas octroyé récemment une bourse de création : de quoi te plains-tu ?

Justement, j'ai dit, leur bourse m'a donné envie de calculer. Ah bon, s'est exclamé ma copine, voilà que tu sais compter !

Oui, j'ai continué, oui, j'ai calculé que les créateurs ne recevraient même pas un pour cent du budget de la Culture et que tout le reste allait à des machines spectaculaires ou bureaucratiques. Alors ton idée ne tient pas debout, s'est réjouie Augusta. Et j'ai eu bien peur tout à coup qu'elle n'ait raison, car 1 % de créateurs contre 99 % de fonctionnaires, je voyais fondre mon idée, qui était d'organiser la grève des créateurs pour que la Culture soit mise en chômage technique...

*Emilie Depresles*



## NUMEROS DISPONIBLES

---

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNÉ DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs.*
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A.
57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE.
58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU.
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age.
76. PHILIPPE SOUPAULT. — POETES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. — POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. — NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE, LE VERS : G.M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE. L'OULIPO.
86. AMOUR AMOUR.
87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.
88. POESIE-PERFORMANCE.
- 89-90. DE L'ALLEMAND. Et : Jean Tortel, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport. Ch. Tarting, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-B. Percet.
91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.
92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES.
93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.
94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.
95. ALAMO - Littérature, Mathématique, Ordinateurs.
- 96-97. Jean TORTEL.
98. JAROSLAV SEIFERT. — POETES DANOIS D'AUJOURD'HUI.
99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue. Et : Anne-Marie Albiach, Claude Adelen, Joseph Guglielmi, Claude Jallamion, Lionel Ray. *Gaston Massat* : poèmes, présentations Armand Olivennes et Lucien Bonnafé.
100. LE TANGO
102. PIERRE REVERDY : H. Deluy, J. Garelli, J. Guglielmi, G. Jouanard, P.L. Rossi, J. Roubaud. Et : Y. Bergeret, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, Marie Etienne, J.L. Herisson, A. Lance, Ph. Longchamp — *Tom Raworth, Dylan Thomas, Catulle, Andréa Zanzotto.*

103. 1930 : POEMES D'OUVRIERS AMERICAINS. Henri Lefebvre. Et : Peretz Markish, Haïm Vidal Sephiha, Clarisse Nicoïdski-Abinum, J.-P. Balpe, H. Deluy, J.-Ch. Depaule, J. Garelli, B. Noël, A. Olivennes, J.-M. Raynaud.
105. LE MONOSTICHE - LOCHAC : près J. Tortel - CINQ POETES AMERICAINS D'AUJOURD'HUI : Rae Armantrout, Mei-Mei Berssenbrugge, Clark Coolidge, Michael Palmer, Joseph Simas. Et : György Somlyo, Jean Tortel, Esther Tellermann, Yves Boudier...
106. LA FONTAINE : J. Tortel, La Gessée, P. Lartigue, Jacques Réda, Cl. Adelen, Jean Royère, H. Lucot, J.-Ch. Depaule, L. Ray, J.-P. Balpe, Y. Boudier, L. Robel - MARIO DE SA CARNEIRO - Craig Watson, G. Arseguel, J. Todrani, Christian Tarting, Guy Jannin, Inigo de Satrustegui...
- 107.-108. POETES DE LA REUNION. Et : Jean-Joseph Rabéarivelo, Edward Dorn, Giorgio Bassani, Carlo Pasi, Ralph Grüneberger, Jérôme Rothenberg, Emmanuel Hocquard, Armand Rapoport, Jean-Pierre Balpe, Gil Jouanard, Jean-Michel Maulpoix, Claude Ernoult, Anne Mesliand, Eric Maclos, Michel Mourot...
109. SONNETS FRANÇAIS (1550-1625) : choisis et présentés par Jacques Roubaud. Et : *Maria Obino*, trad. par J. Guglielmi et Cl. Royet-Journoud - Martine Broda, Alain Coulange, Robert Davreu, Jean-Charles Depaule, Joséé Lapeyrière, Philippe Longchamp...
110. PESSOA ET LE FUTURISME PORTUGAIS : n° réalisé par Jacinto Lageira et Henri Deluy ; textes et poèmes de F. Pessoa, Mario de Sa Carneiro, José de Almada-Negreiros ; Nombreux inédits en français ; Présentations, chronologie, bibliographie — Et : Christian Prigent, Claude Adelen, Marie Etienne, Jean-Pierre Ostende...
111. POETES DANOIS — Et : César de Notredame, Eric Audinet, François Cariès, Michèle Grangaud, Emmanuel Hocquard, Gérard Noirret, Paul Louis Rossi...
112. POETES ITALIENS : Giuseppe Conte, Milo de Angelis, Valerio Magrelli, Valentino Zeichen — Et : Antonio Cisneros, Denise Levertov, Egito Gonçalves, Keith Barnes, Jacques Roubaud, Maurice Regnaut, Jean-Charles Depaule, Yves Boudier, Tengour Habib, Véronique Vassiliou, Malika Halbaoui, Marion Galichon-Brasart, Jean-Pierre Depetris...
- 113.-114. POESIE EN FRANCE, 1978-1988 : Deux cents pages d'interventions, prises de positions, tours d'horizons. Et : Homère, Saül Yurkiévitch, Rosmarie Waldrop, Wallace Stevens, Fernando Pessoa, Keith Waldrop, T.S. Eliot, Ivan Chapko, Vsevolod Nekrasov, Peter Porter, A.G. Lopez, Frantisek Halas, Robert Kocik, Gyorgy Somlyo...
115. POETES OUZBEKS ET RUSSES. Et : Mina Loy, Charles Dobzynski, Jean-Luc Sarré, Bruno Sibona, Habib Tengour...
116. LE VERS EN 1989. G. Arseguel, J.-P. Balpe, J.-F. Bory, Y. Boudier, A. Coulange, M. Deguy, H. Deluy, E. Durif, G.L. Godeau, J. Guglielmi, E. Hocquard, H. Kaddour, V. Kichelm, A. Lance, H. Lucot, P. Monnier, J. Roubaud, E. Tellermann, J. Todrani, V. Vassiliou...
117. ETATS-UNIS : NOUVEAUX POETES... Et : Pierre Alféri, Raymond Jardin, Gil Jouanard, Lionel Ray, Jean Tortel.
118. LYRIQUES LATINS, un ensemble réalisé par Danièle Robert. Et : Francis Combes, Marie Etienne, Bernard Heidsieck.

## *Des mots à ne pas oublier*

Méchant, adj., dès le XII<sup>e</sup> siècle, de l'ancien verbe « méchoir », misérable, sans valeur, qui ne vaut rien en son genre :

*« Sans la langue en un mot, l'auteur le plus divin  
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain ». »*

Boileau

Petite rubrique ouverte à nos lecteurs : un ou plusieurs mots peu utilisés, que vous aimez, avec un ou plusieurs vers ou une phrase dans lesquels ou dans laquelle ce mot est employé.

---

# action poétique

Abonnement  
ou  
Réabonnement

Nom, prénom, adresse : .....

Je m'abonne pour .... an (s) à la revue

France : 1 an (4 n<sup>os</sup>) 200 F — 2 ans (8 n<sup>os</sup>) 340 F

Etranger : 1 an (4 n<sup>os</sup>) 300 F — 2 ans (8 n<sup>os</sup>) 560 F

Pour l'Etranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

● Je désire également recevoir les numéros suivants  
(voir la liste des n<sup>os</sup> disponibles) : .....

— Je vous adresse la somme totale de ..... F

Action Poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n<sup>o</sup> 2,  
77210 AVON.

## LIRE

- Jean TORTEL : Passés recomposés, *André Dimanche, Editeur.*
- Jean Pierre VIDAL : Philippe Jaccottet, *Payot.*
- OULIPO : Volume 3 de la « Bibliothèque Oulipienne », *Seghers.*
- André Du BOUCHET : Le surcroît, *Fourbis.*
- Jean TODRANI : Jusqu'aux enfin, *André Dimanche, Editeur.*
- Jude STEFAN : De Catulle, *Le temps qu'il fait.*
- Richard HOLMES : Shelley, une biographie, *Fayard.*
- Jean-Claude MILNER : Introduction à une science du langage, *Seuil.*
- Michelle GRANGAUD : Stations, anagrammes, *P.O.L*
- Robert DAVREU : Il ne voulait rien peindre... *Seghers.*
- Gerard Manley HOPKINS : De l'origine de la beauté... *Comp'act.*
- John TYTELL : Ezra Pound, *Seghers.*
- André Du BOUCHET : Carnets, 1952-1956, *Plon.*
- Ossip MANDELSTAM : De la poésie, *Gallimard.*
- Michel BEAULIEU : Vu, *Castor Astral.*
- Robert DAVREU : Mémoire à contretemps, *Métailié.*
- Eric MARTY : René Char, *Seuil.*
- Bernard VARGAFTIG : Voici, *Aencrages.*
- Claude BEAUSOLEIL : La poésie mexicaine, *Castor Astral.*
- Antoine EMAZ : En deçà, *Fourbis.*
- Alain ARNAUD : Pierre Klossowski, *Seuil.*
- Lilaine GIRAUDON : Pallaksch, Pallaksch, *P.O.L*
- Bruno GREGOIRE : Poésies aujourd'hui, *Seghers.*
- Jean DAIVE : Narration d'équilibre, 6/9, *P.O.L*
- Hubert LUCOT : Simulation, *Imprimerie Nationale.*
- Gérard NOIRET : Le commun des mortels, *Actes/Sud.*
- Jacques REDA : Le sens de la marche, *Gallimard.*
- Paol KEINEG : Selva Rerum, *Maurice Nadeau.*
- Jean-Marie GLEIZE : Léman, *Seuil.*
- Claude OLLIER : Les liens d'espace, *Flammarion.*
- Claude ESTEBAN : Le partage des mots, *Gallimard.*
- COLLECTION ORPHEE : la série est à suivre, *La Différence.*



## LE NAVET

C'est, dit-on, une plante potagère à racine charnue ; elle est légèrement sucrée ; elle est originaire d'Europe (où elle existe à l'état sauvage). La culture maraîchère en a produit de nombreuses variétés : le navet des vertus, race marteau — le navet jaune — le navet blanc hâtif à collet rose — le navet demi-long blanc hâtif — le navet précoce des Vertus — le navet blanc rond, etc. (certaines de ces variétés ont disparu de nos marchés — et de notre vocabulaire...).

Il est utilisé en cuisine depuis les temps les plus anciens, pour sa vertu cardinale, sa bonté, sa convivialité, et pour ses vertus d'adaptation.

Il se consomme en potage, en purée, en crème, en son entier, en long, en tranches, en dés ; il est nécessaire au pot-au-feu, au navarin printanier ; il se mange à l'anglaise, au beurre, à la crème, farci, aux fines herbes, en gratin, au sucre, en pain, en soufflé, à la moutarde, au jus...

Il s'apprécie l'été, il se goûte à l'automne, il est agréable l'hiver, il est un des princes du printemps quand la botte de jeunes navetons — venus de la région de Nantes, c'est aujourd'hui plutôt un bon signe — relève le plus menu plaisir de vivre.

Il a quelques qualités secondaires qui ne sont pas à dédaigner : il absorbe bien les graisses, il permet l'utilisation de ses feuilles fraîches (dans la soupe ou préparées comme des épinards : une gourmandise).

Ce merveilleux, ce sublime légume — dont le nom a été détourné pour des usages de péjoration dégoûtante ! — porte un nom venu de loin, du latin « *napus* », par l'ancien provençal « *nap* » et par le vieux français « *nef* ».

Voici une recette de saison : deux bottes de navetons bien fermes à feuilles bien vertes, par personne, (car ce n'est pas un produit ordinaire : il convient de l'apprécier...) pour ce « *navet glacé* » de haute gamme dans sa simplicité. Conserver les feuilles pour une utilisation proche. Peler, tourner. Blanchir en eau salée. Egoutter. Faire sauter, en casserole, au beurre, à découvert. Saupoudrer de sucre. Laisser dorer (attention, ça brûle vite). Ajouter du beurre frais. Couvrir après sel et poivre. Cuisson 15 minutes. Ne pas alourdir de persil. Ne pas toucher au persil. Ne pas approcher du persil. Servir tel. Le bonheur dans cette brève durée... La flambée douce. La force de caractère dans la bouche...

H.D.